L'ILLUSTRATION, JOURNAL UNIVERSEL.

12 octobre 1850

Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.

N° 398.—Vol. XVI.—Du Vendredi 11 au Vendredi 18 octobre 1850.
Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

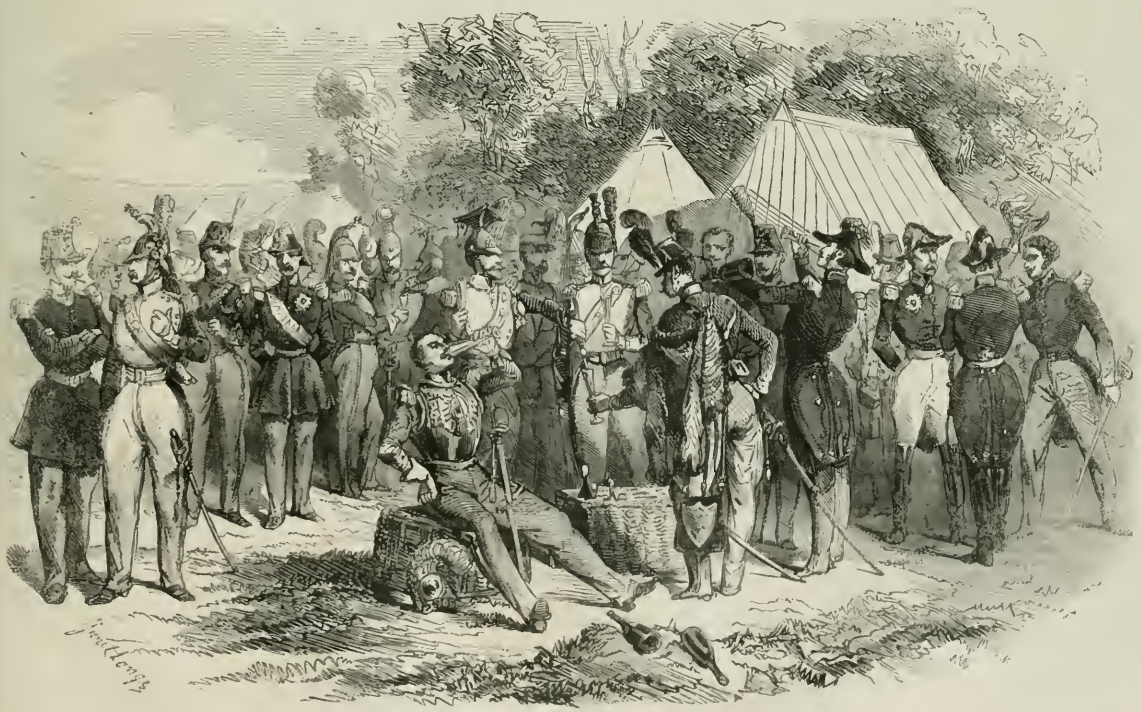
SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Voyage à travers les journaux. — Courrier de Paris. — La Serra dos Argãos. — Consommation de la ville de Paris en 1847, 1848, 1849. — Exposition à l'école des Beaux-Arts. — Revue agricole. — Petites industries de Paris. — Revue littéraire. — Un nouveau moteur. — Illustrations industrielles et commerciales.

Gravures. Collations militaires dans le camp de Versailles, plaine de Satory. — Valencien, marchand de faïence; Aragonais, marchand de fruits; Le champ de foire de la rue d'Alcala; Maison de campagne du sculpteur Schwanthaler; Moines jouant aux boules dans un monastère de Rome. — Exposition. Virgile aux bords de l'Anio; les Exilés de Tibère; Martyrs conduits au supplice; Zénobie trouvée aux bords de l'Araxe, premier grand prix de peinture; Achille blessé au talon, premier grand prix de sculpture. — Petites industries de Paris : Mise en couleur sans frottage; Le polisseur de cuivre; Le marchand de coco. — La rentrée au collége, 11 dessins. — Coffret à bijoux. — Nouveau modèle de voiture. — Rébus.

Histoire de la semaine.

Cette page présente le tableau le plus caractéristique des événements de la semaine. C'est le fait qui a servi de thème à toutes les suppositions, à toutes les conjectures, aux conversations du monde et même aux préoccupations de la politique. A l'heure où nous écrivons ce bulletin, la grande revue passée à Versailles dans la plaine de Satory prouve qu'il n'y avait au fond de tant de bouteilles que ce que les marchands de vin y avaient mis. La grande nation a les nerfs tellement irritables, qu'elle ne peut plus entendre parler de canons, même de ceux qui se vident après les grandes manœuvres. L'émotion causée par le bruit que ceux-ci ont fait dans la presse a éclaté d'une manière regrettable le 4 octobre au passage de M. le président de la République se rendant par le faubourg Saint-Antoine à la revue de Saint-Maur, revue brillante, où nos régiments ont simulé une bataille et le passage d'une rivière sur un pont jeté sur la Marne par les procédés du génie militaire. Aucun accident, disent toujours les récits officiels, n'a attristé cette journée. Seulement, en passant par le faubourg Saint-Antoine, la voiture du président s'est accrochée à un fiacre et un de ses chevaux a été légèrement blessé. Un autre sujet a occupé nos journaux; mais cette fois, c'est une sorte de monologue qu'ils ont récité devant leurs lecteurs. Il s'agissait du propre intérêt des journaux, et, comme le remarque avec raison le *Journal des Débats*, cela n'intéresse plus qu'eux-mêmes. L'*Événement*, le *Siècle*, le *National*, la *Gazette de France*, le *Courrier Français*, le *Peuple de 1850*, ont été cités pour défaut de signature de certains articles devant le tribunal de police correctionnelle. Nous présumons qu'il s'agit seulement d'établir la jurisprudence à l'égard de certains points contestés de la loi nouvelle. Le ministère public en a pris l'initiative, ce qui lui est plus facile qu'à nous qui contestons d'autres interprétations de la loi sans pouvoir nous y soustraire autrement qu'en nous exposant à être ruinés. Tel est, par exemple, le double droit de timbre qu'on nous fait payer, au lieu du supplément proportionnel, sous prétexte que nous excédons de quelques centimètres la dimension du maximum fixée par la loi. Les prévenus assignés pour le 9 octobre se sont présentés et ont élevé une question d'incompétence, demandant à être renvoyés devant la cour d'assises. Une excellente consultation de M. Paillard de Villeneuve concluant dans le sens de cette demande, n'a pas empêché le ministère public de soutenir son assignation, également approuvée par le tribunal de police correctionnelle qui s'est déclaré compétent.



Collations militaires dans le camp de Versailles, plaine de Satory.

Voilà, sans rien omettre, tout l'intérêt historique de cette semaine; car le surplus se compose de quelques développements naturels et logiques des causes antérieurement signalées, comme les applications de la loi d'enseignement, quelques essais partiels de la loi électorale réformée, et cet éternel commerce de croix d'honneur, qui n'a pas encore épuisé la considération attachée à cette institution depuis son origine, et qui durera tant qu'il restera des hommes qui peuvent avoir été méritants pour relever, par une indigne assimilation, tant de chevaliers qui ont mis une partie de leur industrie à couvrir le reste du ruban de la Légion d'honneur. Cette petite remarque, qui semble déplacée ici, trouvera son explication dans les colonnes du *Moniteur*, pour ceux qui ne la trouvent pas à tous les coins de rue, et elle est d'ailleurs faite à l'occasion d'un échange diplomatique de décorations entre le président de la République et les puissances étrangères, échange dont on a un peu ri cette semaine.

Après ces grands motifs de causer et de rire, pourquoi ne pas remarquer la persévérance de notre public à s'informer des circonstances des voyages aériens qu'on nous a prodigués cette année. M. Poitevin, son cheval, son âne et ses autruches, sont absorbés par le ballon de M. Godard, parti dimanche de Paris à cinq heures et demie de l'Hippodrome, en présence de cinquante mille curieux qui couvraient le rond point de l'arc de triomphe. Il a traversé le nord de la France et une partie de la Belgique, et a mis pied à terre dans un petit village de la Flandre occidentale, à Gitz, en compagnie de MM. Gaston de Nicolaï, Julien Turgau, Mathieu Mazas, Louis Godard, frère de l'aéronaute, et Louis Deschamps, régisseur de l'Hippodrome. Les voyageurs ont publié un récit intéressant de leur course; cela donne envie de quitter la terre pour ces espaces sublimes. On dit que M. Godard doit revenir de Bruxelles à Paris par le même chemin. Ne quittons pas encore la Belgique. Les dernières nouvelles de la santé de la reine des Belges sont toujours alarmantes. La reine Marie-Amélie est à Ostende près de sa fille mourante. Au moment de s'embarquer pour s'y rendre de leur côté, madame la duchesse d'Orléans et M. le duc de Nemours sont rentrés de Ramsgate à Claremont, pour recevoir M. Thiers et M. Casimir Périer, arrivés dimanche à cette résidence. Le prince et sa belle-sœur sont partis pour Ostende après cette entrevue, qui va être commentée.

— A l'étranger, nous n'apercevons aussi que des faits peu décisifs; on constate des intentions, mais peu de résolutions. Le mouvement universel qui s'opère en sens contraire des événements de 1848 s'accomplit partout. La question est de savoir s'il trouvera l'équilibre ou s'il rencontrera l'obstacle qui le rejettera du côté opposé. Toute la science politique est renfermée dans ce problème; le reste est de la fatuité, de la passion ou de la colère. — La nouvelle assemblée pour la révision de la Constitution du Wurtemberg a été ouverte le 4 de ce mois par M. Linden, chef du ministère et commissaire du roi, chargé de cette mission. — L'ouverture solennelle de la session parlementaire s'est également faite à La Haye le 7 par le roi en personne.

— La petite principauté de Hesse-Cassel offre toujours le spectacle rare et curieux d'une résistance pacifique à la violation de ses lois constitutionnelles. Le gouvernement révolté proteste et crie au secours; mais ses protecteurs se comptent avant de répondre à l'appel; on se regarde, on négocie, on consulte, et pendant ce temps-là le mauvais exemple peut susciter des imitateurs.

— D'après les nouvelles de Hambourg en date du 6 octobre, l'armée holstenoise, qui depuis quatre jours attaquait successivement les redoutes et les retranchements de Friedrichstadt, a livré le 5 octobre un assaut général et désespéré, soutenu et vigoureusement repoussé par l'armée danoise. On n'a pas encore, le 10, à Paris, les détails de cette affaire.

— Les dernières nouvelles des États-Unis apportent des correspondances et des journaux de la Californie jusqu'au 15 août. On parle d'une révolte qui aurait éclaté à Sacramento, et de l'incendie d'une partie de cette ville par suite d'une guerre civile facile à prévoir entre des populations de mœurs et d'intérêts si excités et si contraires. On manquait encore de détails, mais on peut dire d'avance : si cela n'est pas, cela doit être.

Les journaux des États-Unis nous ont également apporté les articles du traité conclu par l'amiral Le Prédour avec l'Iosas.

Le vaisseau LA VILLE DE PARIS a été lancé le 6 octobre en présence d'un concours immense de spectateurs, et avec toutes les cérémonies religieuses et civiles qui accompagnent ces événements maritimes. Si nous n'avions pas décrit plusieurs fois des opérations de ce genre, nous consacrerions volontiers une de nos colonnes à *la Ville de Paris*; nous nous bornons à constater qu'aucun accident n'est venu troubler la solennité de cette fête. Il reste encore sur les chantiers de la ville un trois-ponts de cent vingt canons : c'est *le Louis XIV*, en construction depuis 1814. *La Ville de Paris*, en construction depuis 1807, a coûté 3,000,000 de francs.

PAULIN.

Voyage à travers les Journaux.

La saisie et la citation à comparaître de quelques journaux qui avaient mal interprété l'inintelligible amendement de M. Laboulie, ont inspiré à M. Emile de Girardin un article dont il a été fait grand bruit dans la presse; M. de Girardin n'a pas seulement une solution pour toutes les circonstances, il a encore, comme chacun sait, en matière de finances, de presse, de jurisprudence et de politique, des opinions toutes faites et des systèmes tout d'une pièce, qu'il n'abandonnerait pour rien au monde une fois qu'il les a endossés comme des armures de guerre. Ces jours derniers, il opposait à la rigueur de la loi nouvelle sa théorie de la liberté illimitée, et il ne remarquait pas que la législation actuelle n'est, après tout, que la fille naturelle de la licence. Avec l'application du système de M. de Girardin, l'écrivain politique tournerait dans un cercle fatal comme le cheval aveugle tourne dans un moulin. La liberté illimitée aujourd'hui, et demain le despotisme. L'impuissance d'écrire succédant au droit de tout oser, et réciproquement. Ce système n'est pas nouveau, il y a soixante ans qu'il s'applique de lui-même par la force ou, pour parler plus justement, par la faiblesse des choses; le club a tué le droit de réunion, la violence de certains journaux a tué la liberté de la presse. Cela est triste, mais logique comme la conséquence d'un principe. L'excès de la liberté amène l'excès de la répression. Aujourd'hui M. Proudhon engendre M. Laboulie, comme demain ce sera peut-être M. Laboulie qui engendrera M. Proudhon.

Je sais que M. de Girardin ne tient aucun compte de la marche inexorable des faits à travers l'histoire; cette indépendance historique, il la partage avec tous les fabricateurs de théories, qui ne peuvent mettre leurs systèmes sur pied qu'à la condition de faire table rase dans le passé et dans le présent. Aussi aerai-je sobre de citations; je ne lui rappellerai ni thermidor, ni fructidor, ni brumaire, ces trois grandes étapes de la réaction; je me permettrai seulement de lui faire remarquer que lorsque la plus radicale des assemblées, la Convention, eut proclamé dans la constitution de 1793 la liberté illimitée de la presse, elle se vit contrainte de suspendre presque aussitôt cette constitution. M. de Girardin, premier ministre, président ou dictateur, ne durerait pas quinze jours avec ce principe qu'il définit liberté illimitée, que d'autres nomment licence et que M. Proudhon appelle an-archie.

La solution de M. de Girardin est donc mauvaise malgré son excessive simplicité. Prétendre qu'il n'y a pas de milieu entre le club et le sabre, entre l'anarchie et le despotisme, c'est nier la raison humaine; les lois, quand elles n'ont été inspirées ni par la haine, ni par la colère, n'existent que pour déterminer le milieu rationnel de ces deux principes extrêmes. Le journalisme ne peut avoir la prétention d'invoquer en sa faveur une irresponsabilité autocratique; ce qu'il a le droit de réclamer, jusqu'à ce que le législateur ait satisfait à sa demande, ce sont des lois équitables et surtout possibles; tant que M. de Girardin s'obstinera à présenter son remède héroïque, il servira, sans s'en douter, les intérêts des empiriques absolutistes.

Le lendemain du jour où M. Emile de Girardin répétait pour la vingtième fois ses *novissima verba*, le journal le *Pouvoir*, qui passe pour partager avec M. le docteur Véron l'honneur de conseiller l'Elysée, donnait aussi sa solution sur la presse. Le journaliste du *Pouvoir* est aussi absolu dans son hypothèse que M. de Girardin dans la sienne; seulement il a en plus la pédagogie qui distingue les disciples de l'école tamerlanesque, à laquelle il appartient. Si, depuis soixante ans, le monde est en proie aux déchirements qui sont la conséquence fatale et nécessaire de la Révolution française, c'est à la presse et à Voltaire qu'il faut s'en prendre. Le thème n'est pas neuf, mais il paraît qu'il obtient toujours du succès auprès d'un certain public. Consultez les vaudevillistes, et ils vous diront que le secret de leur métier consiste à refaire cent fois la même pièce. Le journaliste du *Pouvoir* a appliqué à la confection du *premier-Paris* ce vulgaire mais immanquable procédé dramatique. Il copie le *Drapeau blanc* et vide le sac de Martinville. Il veut bien, à la rigueur, permettre aux journaux de traiter quelques questions *sérieuses*, comme la maladie du raisin et la souffrance de la pomme de terre, mais il ne se dissimule pas que l'idéal de tout gouvernement intelligent et libéral, doit tendre à ramener la presse à l'unité du *Moniteur*. Décidément M. Granier de Cassagnac fait des petits.

Puisque je viens de nommer M. Granier de Cassagnac, je me garderai bien de ne pas signaler à l'attention du public un des articles qu'il a publiés cette semaine dans le même *Pouvoir*. M. Granier de Cassagnac a été amené à dire, à propos du remarquable livre de M. Michel Chevalier sur la monnaie, que le gouvernement de juillet avait tout fait pour la bourgeoisie et rien fait en faveur des classes pauvres; en un mot, qu'il avait été à la fois *égoïste* et *inintelligent*. N'avais-je pas raison d'affirmer, il y a de cela quinze jours, que le Granier de Cassagnac du *Pouvoir* n'était pas le même que celui qui défendait naguère, dans le *Globe* et dans l'*Epoque*, la générosité et l'intelligence du gouvernement de Louis-Philippe? Lorsque, avant 1848, un journaliste de l'opposition se permettait de mettre en doute la bonne volonté du dernier ministère monarchique à l'égard des classes populaires, M. Granier de Cassagnac (l'autre) se hâtait d'intervenir et faisait le coup de plume en faveur de la loyauté de ses patrons. Si M. Granier du *Pouvoir* n'était pas un personnage différent de M. de Cassagnac de l'*Epoque*, jamais il n'aurait osé commettre une telle énormité. Quand Arlequin prend sa batte, c'est pour dauber à tort et à travers sur les épaules de Cassandre ou de Pantalon, mais jamais, que nous sachions, pour se frapper lui-même.

Nous avons aussi assisté cette semaine à un petit spectacle assez joyeux : l'écrivain au fer à cheval symbolique, le diplomate qui, depuis deux ans, réglait les destinées de l'Europe dans l'*Assemblée nationale*, s'est dépouillé de son domino. Quelques lecteurs naïfs, voyant ce fer à cheval ingénieux faire mouvoir chaque semaine les armées russes, autrichiennes et prussiennes, divulguer les pensées les plus secrètes des cabinets, publier les plans inédits de la future sainte-alliance et tenir au bout de sa plume l'Espagne, l'Italie, la Grèce, l'Angleterre et la Cochinchine, présumaient que ce masque hiéroglyphique cachait pour le moins le visage de M. de Metternich. Arrive la fin du bal travesti, ô surprise! — Le masque tombe, Capefigue reste, et l'homme d'État s'évanouit.

M. Capefigue a quelque chose comme cinquante-trois ans; il est Marseillais de naissance et homme d'État de son métier; il a fait son droit à Aix comme tous les Provençaux, et a obtenu un souci à l'Académie de Toulouse, comme M. Bignan. Voilà pour le moral.

Depuis trente ans qu'il est littérateur politique, M. Capefigue a écrit successivement dans une dizaine de journaux de nuances variées : la *Quotidienne*, le *Messager*, le *Temps*, le *Moniteur du commerce*, le *Courrier français*, l'*Europe monarchique*, etc., etc. Dans ce dernier journal on admettait *sa copie*, mais on excluait sa personne. Les articles nombreux semés par M. Capefigue, à droite et à gauche, ici et là, dans les feuilles du pouvoir et dans les organes de l'opposition, n'ont pas empêché cet actif Provençal de griffonner à ses moments perdus quatre-vingts volumes historiques, politiques, critiques, philosophiques, poétiques, biographiques, diplomatiques, économiques et palingénésiques, où il est question de tout et de plusieurs autres choses drôlatiques; l'examen de ces quatre-vingts volumes ne mérite pas la peine d'occuper pendant quatre minutes les loisirs d'un homme sérieux.

M. Capefigue était né pour ce temps de négoce intellectuel; à la déplorable fécondité de Scudéry il joint l'outrecuidance d'un bachelier ès-lettres et le style d'un écrivain public. Quelques personnes qui n'avaient pas lu une ligne de M. Capefigue, étonnés de voir le marché littéraire encombré des produits de cet industriel, avaient pensé qu'il n'était que le fondateur gérant d'une fabrique de livres historiques. La fabrique existe bien en effet, mais je ne présume pas que M. Capefigue ait des ouvriers sous ses ordres. Il règne d'un bout à l'autre de son œuvre une telle unité de lieux communs paradoxaux, de propositions saugrenues, de jactance ignorante et de style lâché, haché et harnaché de périphrases impossibles, qu'il ne peut venir à l'idée de personne de revendiquer la paternité d'une seule phrase dans ce fatras de volumes étalés sur les quais et évités du flaneur.

Le secret de la fécondité de ce romancier de l'histoire réside tout entier dans un procédé dont il est l'inventeur. M. Capefigue est toujours prêt à traiter, la plume à la main, le premier sujet et la première époque venue. Qu'il s'agisse de Philippe-Auguste, de Napoléon ou de Tamerlan, peu lui importe. Le temps de couvrir d'encre quatre rames de papier, et le tour est fait. Il ne court pas après les sujets, il les emprunte aux écrivains en renom. Un journal annonce-t-il l'apparition prochaine d'un ouvrage qui a coûté à l'auteur vingt années de consciencieuses recherches et de travail, le lendemain même M. Capefigue en promet un sur le même sujet; il s'engage à le livrer avant celui de son concurrent, et il tient parole. C'est ainsi qu'il a improvisé en quelques mois une histoire de la réformation du seizième siècle, lorsqu'il a su que M. Mignet s'occupait d'une histoire de cette époque; c'est ainsi qu'il a bâclé une histoire de l'Empire quand il a appris que M. Thiers préparait la suite de son travail sur la Révolution. Quant aux archives, aux documents, aux pièces à l'appui, comme il n'a pas le temps de courir les bibliothèques et de fouiller dans cet amas de *poudreusités* historiques, il trouve plus commode de s'en passer ou de les fabriquer au coin du feu. Voici a ce sujet une petite anecdote qui édifiera le lecteur et lui démontrera jusqu'à quel point il peut ajouter foi à l'authenticité des documents sur lesquels repose l'édifice historique de M. Capefigue.

Lorsqu'il eut placé Joseph sur le trône d'Espagne, Napoléon fit venir à Paris les archives de Ximancas, lesquelles contenaient les documents les plus curieux sur l'histoire du seizième siècle. Dans les premiers jours de la Restauration, alors que la France restituait à l'Europe tous les chefs-d'œuvre et toutes les curiosités qu'elle lui avait enlevés pendant les périodes républicaine et impériale, il fut convenu que les archives de Ximancas seraient rendues à l'Espagne. Cependant au moment de se séparer de ces richesses historiques, les conservateurs de nos archives éprouvèrent un serrement de cœur qui paraîtra bien naturel aux savants et aux bibliophiles. On entra en accommodement avec les commissaires espagnols, et, soit à l'aide d'échange, soit autrement, on ne leur rendit qu'une partie de leur trésor historique; les documents les plus précieux et particulièrement ceux qui se rapportaient à l'époque du seizième siècle restèrent à Paris. De cela il arriva ceci : M. Capefigue ne connaît guère mieux, à ce qu'il paraît, la nature ultra-conservatrice des archivistes que les faits dont il parle dans ses volumes. Lorsqu'il voulut écrire son histoire de la réforme, il donna en plein dans la comédie de la restitution des archives et publia comme pièces à l'appui de son élucubration réformiste des documents qu'il prétendait avoir été copier en Espagne sur les manuscrits de Ximancas. Or, comme M. Capefigue n'a pu raisonnablement trouver au delà des Pyrénées ce qui était resté en deçà, il nous permettra de croire qu'il n'est pas seulement le fabricateur de l'histoire de la réforme, mais qu'il est aussi l'auteur des documents *authentiques* dont est accompagné cet important travail.

Veut-on me permettre maintenant de donner un échantillon du style et du *faire* de l'infatigable brochurier?

« La race des nobles dues sous l'écusson des ancêtres, » écartelé de beaux émaux, n'est pas plus éteinte que celle » des admirables marquises de Vanloo et de Boucher à la » bouche vermeille, à l'œil noble, à la main effilée, au pied » relevé. Oh non! la race n'en est pas perdue. » (*Diplomates européens*, pag. 79.)

Est ce Boucher qui a la bouche vermeille ou les marquises qui ont le pied relevé? Se charge qui voudra de résoudre ce problème grammatical.

Lorsque dans un ouvrage qui a un titre sérieux on sème à chaque page des pensées aussi ingénieuses, avouez qu'il n'est pas inutile de les empapilloter dans ce beau langage qui ne fleurit plus que dans le jardin littéraire de M. Capefigue et de quelques sentimentales portières de la place Bréda.

Je ne présume pas qu'il soit bien urgent de relever, même en passant, les hérésies historiques et les ébouriffantes opinions qui fourmillent dans cette œuvre macaronique; à défaut de talent, M. Capefigue a de l'audace. Il ne prouve jamais, mais il tranche toujours. Il fait de la philosophie à

tâtons et il écrit ou plutôt il étrille l'histoire à rebrousse-poil. Continuellement en équilibre sur la corde roide du paradoxe, il exécute des gambades qui donneraient le vertige à un clown américain ; il confond dans la même réprobation les hommes et les opinions les plus dissemblables ; pour lui Lafayette ne vaut pas mieux que Marat, et Bailly que Carrier ; il est vrai que s'il ne trouve pas d'injures assez violentes contre la première Assemblée constituante, il se voue avec la plus complète abnégation à la réhabilitation de l'intéressante famille des Borgia : « La faute des Borgia, dit-il (Voir *François Ier et la Renaissance*), fut d'être trop patriotes et pas assez universels, d'être plus citoyens que catholiques. Quant aux fantasmagories d'inceste, de poison, il n'est pas de têtes un peu hautes sur lesquelles les opinions ennemies, les passions contemporaines ne les jettent à plaisir. La crédulité a besoin du drame, et l'on en trouve dans les crimes de ceux qui nous dépassent de quelques coudées. »

M. Capefigue allègue-t-il au moins des preuves à l'appui de son opinion? Pas le moins du monde, il se contente d'affirmer. Paresseux! que ne retournait-il aux archives de Ximancas?

En somme, tout cela n'est pas bien dangereux. Si M. Capefigue était un écrivain de talent et un homme de quelque savoir, il pourrait exercer sur les intelligences une influence pernicieuse. Mais qui a jamais vu dans M. Capefigue autre chose qu'un assez médiocre romancier égaré dans les parages de l'histoire? Quand M. Granier de Cassagnac ne laisse pas même à la France la gloire si pure de ces exploits qui ennoblirent la page la plus sombre de nos annales, quand il ne voit dans Desaix, Hoche, Marceau, Kléber, que des révolutionnaires tout comme Henriot, Ronsin et Rossignol, qu'on lui réponde vertement et sérieusement, je l'admets; M. Granier de Cassagnac met au service d'un déplorable et lugubre paradoxe, qui excitera M. Villegardelle ou tout autre écrivain à justifier et à réhabiliter Marat, toute la puissance d'un talent et d'une verve que je ne puis contester; mais franchement que dire à M. Capefigue, sinon qu'il n'aurait jamais dû écrire s'il eût tenu à la réputation d'un homme de goût?

Ce que je viens de dire de M. Capefigue historien, je le redirai de M. Capefigue biographe. Les portraits des diplomates européens sont faux de ton, de couleur et de dessin. Ce ne sont pas des portraits, ce sont des images enluminées et peinturlurées comme celles qui ornent les enseignes de village. Je contemplais hier M. Pozzo di Borgo peint par M. Capefigue, et je me demandais si cet homme d'Etat ne ressemblait pas plutôt au Juif-Errant de Bruxelles, en Brabant, qu'à un diplomate. Pour qu'il ne soit pas dit que la lecture de cette curieuse étude ne doive profiter à personne, que le lecteur veuille bien m'autoriser à détacher les pensées suivantes :

« M. Pozzo di Borgo était un homme si plein de faits, *qu'ils* sortaient par tous *les pores. Je le vis* à son retour à Paris; quelle différence! et que nous sommes petits devant cette main de Dieu qui brise et froisse *les crânes.* » (Page 189.)

« Les émotions, on s'en souvient toujours..... elles s'in» filtrent dans la vie entière; elles s'imprègnent au *crâne* » des hommes pour dominer toute leur pensée. » (Page 120.)

« En Angleterre, ce pays des grandes opinions, la *chute* d'une noble espérance *dévore* les entrailles des hommes d'Etat. » Page 322.)

« La Prusse, ce *long boyau* qui a la *tête* sur lo Niemen et les *pieds* sur la Meuse. » (Page 306.)

Je n'en finirais pas, si je voulais extraire un à un tous les diamants de cet écrin diplomatique. Dans sa conversation, comme dans ses livres, M. Capefigue emploie essez souvent le *je* quand il parle d'un homme d'Etat : « *Je disais un jour à M. de Gentz; j'ai eu l'honneur d'entendre dire à M. Ancillon; je fis remarquer a M. Capo d'Istria*, etc., etc. » Cependant une personne digne de foi nous assure que, de la diplomatie, M. Capefigue n'a guère connu que les coulisses, je ne dis pas les antichambres; si je ne consultais que les impressions qui me sont restées après la lecture des *Diplomates européens*, je serais assez de cet avis et je résumerais ma critique en ces termes : Le monde diplomatique de M. Capefigue a été vu par un huissier enthousiaste et décrit par un expéditionnaire sans avenir.

EDMOND TEXIER.

Courrier de Paris.

Jamais on ne tira davantage le canon en pleine paix. L'autre jour on livrait la bataille de Wagram sur les bords de la Marne, demain vous aurez Eylau et ses chargea de cavalerie dans la plaine Satory. Veuillez donc nous dispenser d'un double bulletin; celui-ci viendrait trop tard, et celui-là il faudrait le rédiger en vue de préparatifs; la vérité historique aurait trop à souffrir : « Fumée de petite guerre, fumée de champagne, a dit un grand diplomate, ces sortes d'expéditions doivent s'écrire avec un cure-dent. » Oui-da! M. de Talleyrand en parlait bien à son aise, demandez plutôt à nos braves soldats. Leur Lucullus, quel qu'il soit, a mis de l'eau dans leur vin, sinon dans le sien. Pour cette fois, le liquide n'a pas coulé à pleins bords, le rafraîchissement était frugal comme l'enthousiasme, et même, ajoute-t-on, l'intervention d'un illustre général aurait abrégé la fête. Comme il s'opposait à toute distribution supplémentaire en dehors des reglements, l'intendant aurait été se plaindre à qui de droit de cet attentat au programme, sur quoi le général survenant se serait écrié : « Mon prince, n'écoutez pas un subordonné qui ose accuser son chef. » Si bien que l'intendant s'enfuit et court encore.

S'il fallait en croire la presse anglaise, M. le président de la République irait demain à Versailles dans l'appareil d'un Bacchûs à la conquête des Indes. Une armée de sommeliers et de marmitons doit suivre l'autre, et le véritable amphitryon pour le soldat, ajoutent nos voisins, c'est l'amphitryon où l'on dîne. Voilà un échantillon des informations saugrenues qui se débitent à l'étranger; on jase aussi de l'entourage présidentiel où brillent les uniformes rouges. C'est un état-major où les Anglais se sont mis en grand costume, sauf lord Normanby, dont le frac écourté et même un peu râpé tranche avec cette magnificence. Sa Grâce figure en négligé dans toutes ces scènes promises à l'histoire, aussi lui reproche-t-on de traiter un peu trop son monde en personnage de roman.

Une autre presse, la presse de Madrid, annonce que M. le président de la République vient de recevoir l'ordre de la Toison-d'Or et le propre collier dont se décorait l'empereur Charles-Quint, honneur qui fait de l'impétrant un grand d'Espagne de première classe. La nomination remonte à plusieurs semaines, mais les insignes se faisaient toujours attendre, le retard s'explique aujourd'hui; il ne faut pas s'en prendre au cabinet Narvaez, c'est l'aéronaute Montemayor qui en est la cause. La toison promise devait s'enlever de Madrid en ballon et arriver à Paris en quelques heures; M. Montemayor, qui, comme on sait, doit descendre à Londres, aurait déposé le cadeau à l'Élysée en passant. Malheureusement son ascension a été ajournée au 15 octobre, et l'on avait déjà trop attendu; et puis les mauvais plaisants, voyant arriver l'honneur insigne ou l'insigne de l'honneur par ce chemin inusité, n'auraient pas manqué de dire : « Voilà une nouvelle croix qui lui tombe des nues. »

Nos Parisiens sont prévenus : Léviathan gigantesque, aux ailes immenses, le ballon-Montemayor, gonflé aux bords du Mançanarès, descendra mardi sur les rives de la Seine et jettera l'ancre dans le Champ-de-Mars. Sa vitesse étant de cinquante lieues à l'heure, on calcule que le trajet de Madrid à Londres s'effectuera en moins d'une journée. Ce nouveau voyageur aérien, qui a la rapidité de la foudre, en imite aussi le bruit. Les Parisiens l'entendront venir, et il fait lui-même son annonce, qui vous dispense de lire la nôtre.

Ceci doit relever un peu la science aérostatique et ses merveilles un peu négligées depuis quelque temps. En effet, M. Godard, soufflé par l'Hippodrome, descend en Belgique au bout de quelques minutes, c'est à peine si ses intrépides compagnons ont le temps de respirer là-haut, et pourtant Godard s'en revient comme il était parti, la foule court à d'autres ballons. Au figuré, les aéronautes ne vont plus aux nues; au rebours de l'adage, le succès ne leur a pas réussi. Les plus intrépides semblent désespérer de leur art, ils le tirent en caricature. M. Poitevin, qui avait échangé son Pégase contre un ânon, enfourche maintenant des autruches sans parvenir à réveiller l'intérêt.

Cette semaine, qui met tous les esprits en l'air, n'en ressemble pas moins à ses aînées. Telle famille a fêté quelque mariage, telle autre a pleuré ses morts. Quatre cents bénédictions nuptiales données depuis huit jours sont une médiocre consolation pour ce vaste nécrologe. Un incident singulier recommande le plus riche de ces mariages à nos chercheurs dramatiques. Un négociant brésilien se sentant à l'article de la mort fait demander un notaire, et tout en lui dictant ses dernières dispositions il lui dit : « Loin de mon pays et de mes amis, sans autre enfant que ma fille qui m'a accompagnée en France, je ne veux pas la laisser sans protecteur et je voudrais la marier avant de mourir; connaissez-vous un jeune homme honnête, distingué s'il est possible, pauvre ou non; peu importe! » Le notaire étant marié écrivit à son ami X, très-honorable substitut. Celui-ci possède un cousin, même nom, même logis, même physique pour l'emploi, la profession seule est différente; bref, l'artiste ouvrit la lettre destinée au substitut et s'empressa de courir au chevet du mourant. Le notaire était parti, laissant le contrat dressé dans toutes les règles, sauf le nom à remplir, et l'assentiment de la mariée. Comme César, l'artiste était venu, on l'avait vu et il avait vaincu. Le substitut ne peut se consoler d'en avoir trouvé un. Quel méchant tour, disait-il, m'enlever la seule femme que j'avais rêvée!

Plus romanesque encore fut le mariage du docteur Fouquier qui vient de mourir; mais quoiqu'il honore ses sentiments d'homme et de médecin, c'est une autre oraison funèbre qui réclame la perte de cet homme de bien. Comme toujours, parmi ces défunts, on en compte un certain nombre qui ne sont pas morts, et plus d'un feuilletoniste induit en erreur par quelque malicieux ami devra retirer l'élégie où il s'est fourvoyé. Ceci nous rappellera éternellement l'histoire de ce pauvre et aimable Drouineau. Mis à mort par un mauvais plaisant dont la presse enregistra les regrets, il se résigna longtemps à savourer ces témoignages d'une sympathie posthume; puis, un beau jour se ravisant — *les chants avaient cessé* — il envoya son certificat de vie à ceux qui l'avaient inhumé, idée qui ne lui réussit pas, car on l'enterra pour tout de bon le surlendemain, si bien qu'aucun journaliste ne voulut ajouter foi à ce décès trop réel. Pour la plupart d'entre eux, comme pour le reste du monde, le poëte Drouineau existe encore.

Parmi ces réclamations intéressées et intéressantes, celle d'un citoyen honorable, M. Champion, mérite une mention à part. Le *Petit-Manteau bleu* porte encore très-légèrement le poids de ses quatre-vingts ans de sacrifices et de vertu, seulement ce père nourricier des indigents a été contraint de suspendre ses distributions charitables; au rebours du tant d'autres philanthropes, son désintéressement l'a ruiné. Je vois ce que c'est, disait un pauvre qui est un pauvre ingrat : « L'homme vit toujours, c'est le philanthrope qui est mort! »

Un autre bienfaiteur du genre humain, imitateur de feu Monthyon, a chargé l'Académie, qui n'en peut mais, de distribuer, le *jour de la fête du roi*, le prix de vertu qu'il institue par son testament, *sinon non*. Cette clause comminatoire ne peut que grossir le nombre des gens vertueux qui attendent avec impatience la fin de la République. Indépendamment de ces nouvelles, qui appartiennent à tous les temps, octobre en renouvelle d'autres qui lui sont particulières et qu'on exprime par un seul mot : la rentrée d'octobre. On dit aussi : Les courses d'octobre, les prix d'octobre, encore autant de plaisirs rentrés. Mais on peut laisser courir tous ces *prix d'encouragement* à quatre pattes. Les prix de Rome, les envois de Rome, à la bonne heure, c'est tout nouveau et vraiment tout beau. Les pensionnaires de la villa Médicis ont envoyé à la salle des Beaux-Arts de véritables études peintes d'après nature. Plus de ces vues du Colisée qui semblaient prises à Nanterre; plus de ces guerriers inamovibles, tendus et casqués comme ceux du tableau des Sabines; le sentiment de l'antique semble mettre nos jeunes Romains sur la voie d'une nouvelle renaissance. On nous assure que le brillant succès qu'obtiennent leurs travaux à Paris n'est que la continuation très-affaiblie de la bruyante ovation qu'ils ont reçue à Rome des jeunes Allemands leurs rivaux; toute rivalité a cessé entre ces deux nations d'artistes, et les sobriquets dérisoires (Ecole de la *choucroute*,— Ecole des *croûtes*) dont on s'affublait mutuellement ont disparu dans une accolade fraternelle.

Beaucoup de gens rentrent à Paris qui n'y étaient jamais venus, et l'on s'étonne du nombre d'étrangers que contiennent les garnis de la capitale. Le chiffre de la population flottante s'élève au niveau des plus hautes crues de population. C'est notre armée qu'on vient voir, dit l'un — et les courses du Champ-de-Mars! ajoute l'autre; selon le troisième, la cause de cette invasion subite, c'est la réunion prochaine de l'Assemblée nationale; un quatrième l'attribue à l'ouverture du Musée, si bien qu'à l'entendre chaque étranger dirait comme l'Anglais du *Comédien d'Etampes* : « Je suis venu pour voir des tableaux. » A quel point le zèle des administrations de chemins de fer seconde tous ces transports, on en peut juger par cet *avis au public:* « A dater du 15 octobre prochain, les wagons de troisième classe seront recouverts et clos d'une toiture qui mettra MM. les voyageurs à l'abri des intempéries de l'air. » En langage administratif, cela signifie que les places de première et deuxième classe ne pouvant suffire à la consommation, on se décide à rendre habitables les wagons supérieurs qui ne l'étaient pas; leur population ordinaire commençait d'ailleurs à déserter : n'avait-on pas déchaîné contre elle tous les fléaux? Victime non-seulement du beau et du mauvais temps, le malheureux *troisième classe* était encore en butte aux vexations des préposés, il recevait le feu des qoolibets sur toute la ligne, il devait à sa situation malencontreuse un signalement qui ne le quittait plus. L'habitant d'Amiens ou du Havre voyait-il courir par les rues quelque citoyen aux yeux hagards, ployé comme un saule, ruisselant comme une gouttière par un temps d'orage, privé de son chapeau et dépouillé de son parapluie, qu'avaient emporté les autans, il se disait : C'est un *troisième classe*. L'été lui prodiguait tous ses feux et l'hiver toutes ses glaces, pendant que l'aubergiste, moins généreux, lui fermait sa porte au nez. Il était temps de mettre fin à tant d'injustice.

Une injustice criante, qui était aussi aisée à prévenir qu'il sera difficile maintenant de la réparer, c'est celle dont M. Ronconi est la victime. Un arrêté, on pourrait dire un ukase de M. le ministre de l'intérieur, conçu en termes laconiques, vient de révoquer de ses fonctions le courageux directeur des Italiens. Personne n'a oublié le dévouement de l'éminent chanteur qui se chargea d'une direction abandonnée par tout le monde et qui n'hésita pas à jeter sa fortune dans le gouffre creusé par le déficit. Le principal *considérant* de l'ukase excipe de la situation financière de M. Ronconi qui ne lui permettrait pas d'assurer l'ouverture du théâtre au 1er novembre. Cependant le directeur dépossédé a prouvé, pièces en main, que sa situation était aussi bonne, sinon meilleure, que celle de la plupart de ses confrères; il a contracté des engagements, il a fait des dépenses, sa troupe est au complet; qu'importe! M. le ministre a passé outre, son *siége était fait;* la direction est donnée à un autre. M. Lumley est l'heureux privilégié qui récoltera la moisson qu'un autre a semée, *sic vos non vobis*, c'est une vieille coutume ministérielle, comme vous voyez, puisqu'elle remonte aux églogues de Virgile. On ne discute pas le droit du ministre que la loi, par une étourderie inconcevable, a maintenu tout entier, sans contrôle ni recours; mais cette porte laissée à l'arbitraire, comment se fait-il qu'on l'ouvre à deux battants pour M. Lumley? C'est ici que les conjectures naissent en foule et que la chronique pourrait se donner beau jeu. Attendons les éclaircissements, ce n'est que partie remise.

Au Gymnase, voici que l'exemple Plessis trouve une imitatrice. La Russie, qui se plaît à traiter avec les puissances dramatiques, vient de nous enlever à prix d'or mademoiselle Mila. Bon! dites-vous, mademoiselle Mila, qu'est-ce que cette puissance-là? Il est vrai qu'on la remarquait bien peu et même pas du tout, mais enfin mademoiselle Mila jouait les ingénues de troisième ordre et les coquettes de quatrième classe, elle ressemblait à mademoiselle Désiré, l'actrice en voyage, mais ce n'était pas son portrait parlant; sa présence en scène causait tout juste l'émotion d'un entr'acte, alors que les lorgnettes font leur office et qu'on cherche le spectacle dans la salle; le jeu de mademoiselle Mila était une distraction et un répit pour tout le monde, il permettait au soufleur de *souffler* un peu, elle savait si pertinemment ses rôles : dix lignes de récitatif et un quart de couplet dans les grandes occasions. Eh bien, si grande est la disette de comédiennes à peu près supportables que ce talent muet se trouva coté à trente mille francs... de dédit; aussitôt la Russie ou son fondé de pouvoirs s'offre à payer la différence. Quoi! cette grâce qui ne dit rien, ce geste qui n'en dit pas davantage, cette ombre d'actrice, ce soupçon de figurante! que voulez-vous? le fondé de pouvoirs est ravi, et puis il prend un peu les comédiennes comme on choisit les grenadiers, à la taille, et mademoiselle Mila a cinq pieds trois pouces. Marché conclu, vous vous croyez au dénoûment, eh bien! vous n'êtes qu'à la péripétie tout au plus, et c'est certainement le plus long rôle que mademoiselle Mila ait encore joué. Bref, le Gymnase a perdu son actrice et il a perdu aussi son dédit. Place au théâtre, le rideau est

levé pour une autre comédie, un *Divorce sous l'Empire*

Sous l'empire! Il n'y a pas à s'y tromper. C'était là le bon temps des mariages par force et du divorce en vertu de la loi, le temps de la belle gloire à propos de grandes batailles et de petits écrits, l'époque des *Te Deum* et des coiffures à la grecque, de l'immortalité décrétée par le *Moniteur*, du café continental, du sucre indigène fabriqué avec des pepins de raisin, et, comme dit Henri Heine, des princes et des ducs fabriqués avec rien du tout. Ces petits détails de mœurs sont négligés par MM. Bayard et de Courval, mais ils ne sont pas chiches de dédommagement. Leurs dames de l'empire sont absolument des dames de l'empire: coiffures indescriptibles, polonaises à fourrure en plein été, et la taille au milieu du dos. Leur langage, c'est celui des héroïnes de madame Cottin; les airs qu'elles chantent, ce sont les airs chantés par *Camille dans le souterrain*. Quand on a nommé Mathilde, nous nous attendions à voir paraître Malek-Adel ou tout au moins Oscar, et c'est André qui est venu, serré de près par son rival Bénédict; noms médiocrement impériaux. Si bien que nous avons compris qu'il s'agissait d'un vaudeville de la décadence.... de l'empire. M. André, insigne vaurien au cœur d'or, a délaissé Mathilde six mois après la noce pour suivre une drôlesse, et puis il est devenu misanthrope et repentant, *misanthropie et repentir*. De retour aux *lieux témoins de son bonheur*, — un excellent château, — qu'y trouve-t-il? Madame André chantant le duo de l'amour à moitié heureux avec Bénédict, *Si c'est un rêve, ah! ne m'éveillez pas!* musique du père Méhul. Entre le mari de la veille et l'amant du lendemain, Mathilde se décide assez promptement, et André n'a plus qu'à s'expatrier aux grandes Indes, navigation difficile pour un Français du temps de l'Empire. La pièce est jouée d'une manière très-satisfaisante par madame Rose Chéri et M. Bressant, comédiens excellents, qui vous tiennent si bien une pièce que le succès ne saurait leur échapper. A côté de Mathilde, on a beaucoup applaudi Claire ou Hortense, c'est-à-dire mademoiselle Marthe, qui fait de grands progrès; elle a du naturel et de la distinction, et encore plus de gentillesse.

Au même théâtre, le *bon La Fontaine* a fait parler... un vaudevilliste, ou plutôt c'est M. Pierre-Marie qui a fait parler La Fontaine. Le bonhomme retrouve un fils, se réconcilie avec sa femme et sauve son ami Fouquet. Voilà bien des affaires en un jour pour ce poëte indifférent et cet aimable paresseux qui mettait trois mois à écrire une fable. Le

Foire de Madrid. — Valencien, marchand de faïence.

Foire de Madrid. — Aragonais, marchand de fruits.

Foire de Madrid. — Le champ de foire dans la rue d'Alcala, au mois d'octobre 1850.

sublime rêveur n'est peut-être ici qu'un jaseur assez vulgaire; mais, au demeurant, l'ouvrage de M. Pierre-Marie est intrigué et spirituel, ni plus ni moins que tout autre vaudeville, et il mérite notre absolution.

La Montansier a chanté, par la voix de Ravel : *Quand on attend sa belle;* mais la belle n'est pas venue. Ce sera pour une autre fois. On ne saurait avoir un nouveau succès tous les soirs. Enfin, au moment d'entreprendre un autre voyage de quarante lignes, on finira par vous recommander le Spectacle-Concert, restauré, peint, fleuri et florissant, au répertoire varié, salle de danse ouverte à la pantomime, orchestre dévoué à la chansonnette, asile du magnétisme, théâtre de toutes les féeries au meilleur marché possible, et, pour tout dire, digne de tous les biens que nous lui souhaitons.

A propos de féeries, nous voici en pleine foire. Parmi les foires du midi, Damas et Diarbekir se glorifient de leurs tissus précieux; Bagdad a ses parfums, Odessa ses gerbes d'or, Malte ses oranges, Beaucaire ses toiles, Sinigaglia ses pâtes et ses vins, mais Madrid a des fruits et des jouets d'enfants. Il n'en faut pas davantage pour échelonner en groupes joyeux la population de la capitale, dans cette fameuse rue d'Alcala, qui s'étend de la Puerta del Sol au Prado. Pour acheter ou vendre ces bagatelles, et voir en passant les marionnettes de la grande ville, il est venu des marchands, des hidalgos et des *gauchos* de tous les coins des Espagnes. Imaginez, s'il est possible, le pêle-mêle et la bigarrure de ces accoutrements élégants ou bizarres, de ces paillettes et de ces aiguillettes, de ces capes jaunes et rouges, de ces feutres pointus et de ces résilles flottantes. Figaro a quitté Séville; Sancho s'est échappé de son village; Gil Blas s'est enfui de la caverne; Bartolo ne veille plus sur Rosine; l'alcade a désarté Zalamea; tous sont venus à la foire d'Alcala; cherchez bien, vous trouverez jusqu'à don Juan lui-même, le bras passé au bras de dona Elvire. Les balcons sont pavoisés; pas une masure qui n'ait ses *tendidos* de toile à voile; les aguadores circulent, tandis que les *refrescos* ou rafraîchisseurs distribuent sur place leur marchandise; au lieu du petit vin bleu des septentrionaux, c'est la limonade en purée de neige odorante. Les solides sont moins poétiques que les liquides : la friture fait entendre ses grasses crépitations, et l'ail répand au loin son fumet diabolique. Il va sans dire qu'ici comme ailleurs la partie la plus intéressante du spectacle, c'est le spectateur; ôtez ce détail, et la plus belle foire ressemble à tous les marchés du monde. — En sautant de Madrid à Rome, faisons un écart jusqu'aux portes de Munich pour saluer ce donjon solitaire qui ressemble à une ruine mélancolique : la *Cabane du Cygne*, maisonnette romantique et assez sauvage du sculpteur Schwanthaler; il la rêva longtemps avant de la découvrir dans cette vallée des cygnes, aire de l'aigle blessé que le génie qui s'y réfugia devait peupler des œuvres de son imagination. La statue de la Bavière a été couvée entre ces quatre murailles. Galilée ne trouva-t-il pas le système du monde dans son cachot, et l'on vous montrera à Gênes la mansarde glorieuse où Christophe Colomb découvrit l'Amérique pour la première fois.

Des moines jouant aux boules dans le jardin des Augustins ou des Carmes déchaussés, tel est le motif de notre dernier dessin. Ces physionomies sévères ou douces, ces visages anguleux et macérés, ces formes dont la beauté athlétique ou grêle se laisse deviner sous le froc, et puis ce costume aux larges plis, cette enveloppe de Bédouin jetée sur les épaules des enfants de la Rome catholique, on comprend que le *sujet* devait tenter l'artiste qui a vu les toiles du Dominiquin et de Lesueur. A quoi bon une explication supplémentaire? D'ailleurs, le lecteur peut agrandir à son aise le cadre de ce petit tableau, il est à Rome! et comme a dit Duclos, « du haut de ce balcon de l'univers, il peut se donner le spectacle des plus beaux tableaux du monde; » il n'a plus qu'à interroger sa mémoire.

PHILIPPE BUSONI.

Maison de campagne du sculpteur Schwanthaler.

Moines jouant aux boules dans un monastère de Rome.

A Serra dos Orgãos.

Les côtes du Brésil sont gardées par une immense chaîne granitique, laquelle prend naissance dans le nord de ce vaste empire et borde l'Océan, en traversant les provinces de Spiritu Santo, de Rio de Janeiro, de San Paulo et de Santa Catharina. Cette large ceinture de pierre, déchirée à son sommet, semble munie de créneaux, de bastions et percée de meurtrières; comme si Dieu, après avoir créé cette belle terre, eût voulu la mettre à l'abri de toute agression en l'entourant de fortifications naturelles. Suivant les pays qu'elle parcourt, cette cordilière porte différents noms. Dans la province de Rio, à une petite distance de la ville, on l'appelle Serra dos Orgãos. Ce nom lui vient de la configuration des rochers qui hérissent son sommet : ce sont des pans de granit disposés comme les tuyaux d'un orgue.

Ce n'est pas seulement l'aspect de ces cimes aiguës qui rappelle le grave instrument de nos cathédrales; les sons étranges qui s'échappent d'entre ces cylindres de pierre rendent l'analogie plus frappante encore et complètent l'illusion. La voix de la tempête, les plaintes des forêts que le vent incline, les rugissements lugubres des jaguars, les cris des singes hurleurs, passant entre ces pics sonores, produisent une harmonie devant laquelle l'instrumentation humaine est sans grandeur. On sent que c'est l'âme universelle qui fait mouvoir les touches du formidable clavier.

La Serra dos Orgãos est couverte de forêts vierges sur les trois quarts de son étendue; ce n'est qu'à de longs intervalles qu'on rencontre dans quelques vallées formées par l'écartement de la matière granitique, des traces de l'industrie humaine, ou qu'on traverse quelques bassins circulaires privés d'arbres, dans lesquels croît une herbe abondante dont se nourrissent des troupeaux de bœufs et de chevaux enfermés dans ces parcs naturels.

Il y a une vingtaine d'années que vivait à Rio un jeune négociant anglais, lequel menait grand train. Il avait une maison somptueuse, de brillants équipages, de nombreux esclaves; il était par cela même entouré de tous les genres de séductions qui, dans le nouveau comme dans l'ancien monde, s'attachent à l'opulence. Tout d'un coup le jeune gentleman annonça à ses amis qu'il allait se retirer dans l'intérieur des terres pour y vivre en ermite. Dans une ville française, on se fût vivement préoccupé des causes probables d'une pareille détermination; la société de Rio ne s'en émut pas le moins du monde. Les Anglais ont habitué leurs amis à tous les genres d'excentricité; et cette fin du jeune gentleman parut tout aussi raisonnable que s'il se fût retiré du monde par un suicide ou par un voyage aux antipodes. Après avoir acheté les titres d'une immense concession dans la Serra dos Orgãos, notre jeune aventurier fut prendre possession de son domaine.

Avec ce coup d'œil pratique particulier aux Anglais, il comprit immédiatement qu'il devait renoncer à mettre en culture sa vaste propriété. Il eût fallu employer plus de trois cents nègres à cette exploitation; et, par le droit de visite qui courait, la dépense eût été trop forte.

La Serra, à cause de son élévation au-dessus du niveau de la mer, jouit d'une température qui n'excède pas vingt-deux degrés. Cette circonstance suggéra à notre gentleman l'idée d'établir sur son territoire un caravansérail, où les voyageurs désireux de vivre un certain temps au milieu des beautés primitives de la nature brésilienne, pussent commodément s'installer; une maison de santé où les valétudinaires de Rio vinssent se réconforter sous l'influence bienfaisante de l'air frais et tonique des montagnes; des retraites paisibles où les hommes fatigués du monde, lassés par les soucis que donnent les affaires, pussent se réfugier dans un isolement complet. Cet industriel fashionable comprenait tous les goûts, toutes les aptitudes, tous les besoins : il résolut de s'appliquer à les satisfaire. A cet effet, il fit construire une immense maison divisée en nombreux appartements, pour ceux de ses hôtes futurs qui voudraient trouver à la Serra nombreuse compagnie; et il dissémina sur son domaine de petites habitations éloignées de trois quarts de lieue les unes des autres, pour ceux qui voudraient vivre loin de toute société.

Ce fils d'Albion connaissait notre littérature; aussi, bien qu'homme du monde, il avait appris, dans le *Bourgeois gentilhomme*, la manière d'exercer une profession sans déroger. Il ne s'agit pour cela, comme chacun sait, que d'échanger, sans les vendre, des services ou des produits contre de l'argent comptant.

D'après cette donnée, qu'il a le mérite d'avoir mise en pratique, son établissement tenait du château et de l'auberge. C'était le châtelain bien cravaté, scrupuleusement ganté, suffisamment verni, qui recevait les étrangers et leur offrait une loyale hospitalité; c'était lui encore ou, en son absence, quelque ami intime qui faisait les honneurs de la table avec la distinction d'un *very good* gentleman; c'était ensuite avec un vulgaire maître d'hôtel, un officier de bouche subalterne, qu'on réglant, au départ, les frais de résidence.

Pendant notre séjour au Brésil, nous fûmes nous installer à la Serra dos Orgãos. La société dont je faisais partie était nombreuse. Pour ne pas nous séparer les uns des autres, le gentilhomme hôtelier mit à notre disposition une jolie maison construite au centre même de la forêt. On avait abattu autour de l'habitation les arbres gigantesques qui en obstruaient l'accès; il en était résulté un espace circulaire, lequel s'était subitement transformé en parterre. La puissante fécondité de ce sol avait remplacé les rois détrônés de la forêt par une multitude d'arbrisseaux aux fleurs brillantes, par des mélanostomées bleues, des fuchsia rouges, des bombax roses, des mimosa et des cassia jaunes. Notre demeure elle-même ressemblait à un bouquet de fleurs. La toiture et les murs étaient tapissés par les rameaux flexibles des grenadilles et des begonia. Les diablèmes nuancés de ces lianes pénétraient dans l'intérieur des appartements par les moindres ouvertures. Nous habitions un véritable palais de fleurs; nos regards ne se reposaient que sur des pétales brillamment colorées, et l'air que nous respirions était plein de leurs douces senteurs.

Mes compagnons de voyage faisaient tous les jours de longues promenades à cheval sur les vastes domaines de notre hôte; ils allaient visiter les cénobites épars sur cette Thébaïde parfumée. Quant à moi, dès le matin je m'enfonçais dans l'intérieur de la forêt à la poursuite des populations innombrables qu'elle abrite sous les écorces raboteuses de ses grands arbres, qu'elle protége sous ses mousses soyeuses, qu'elle berce entre les feuilles satinées de ses herbes, qu'elle nourrit dans les eaux limpides de ses ruisseaux, et je ne rentrais jamais dans notre demeure avant l'heure du dîner. J'avais conçu l'ambitieux projet d'atteindre les hautes cimes des Orgues, mais chaque jour je reculais devant l'exécution. Enfin j'accomplis cette ascension; je touchai de mes mains la base des grands tubes de granit, à la cime desquels roulaient lentement de légers nuages transparents comme de la gaze, et les sons de ma voix se mêlèrent aux bruits harmonieux de la forêt, qui tiennent en éveil depuis le commencement du monde les vieux échos cachés dans leurs niches de pierre. De ce point culminant, je n'aperçus que l'azur du ciel et un immense océan de feuillage; le sol dénudé formait des caps, des anses, des promontoires au sein de cette mer, dont le vent soulevait les vagues sonores, et les ardents rayons du soleil, en glissant sur les teintes variées de ces dômes ondoyants, produisaient des reflets semblables à ceux qui se jouent à la surface des flots. La vue de cette vaste solitude, du sein de laquelle ne s'échappaient que les voix plaintives du désert, au milieu de laquelle je n'apercevais aucune habitation, me remplit de tristesse, et je compris qu'un paysage n'est complet que lorsque, au milieu des sévères beautés de la nature, on découvre la puissante manifestation de l'activité humaine.

Je côtoyai longtemps le pied des roches escarpées, et lorsque je voulus descendre dans les parties inférieures de la montagne, je tombai au milieu d'un de ces bassins géologiques qu'on rencontre si fréquemment sur la Serra. Ce bas-fond avait une grande étendue; il était couvert d'une herbe abondante et drue comme celle qui croît sur les montagnes pastorales des Alpes et des Pyrénées. Un énorme bloc de granit, détaché de sa base par quelque commotion antédiluvienne, occupait le centre de ce cirque naturel, et ressemblait à quelque monument du passé destiné à perpétuer un souvenir historique. Ce puissant monolithe, tapissé de fougères et de mousses noires, portait sur sa croupe arrondie une petite maison dont l'aspect élégant rappelait ces humbles chapelles que les habitants des montagnes ont coutume de percher sur quelque pic isolé. Un filet d'eau entourait de ses franges d'argent ce sombre piédestal, et se perdait ensuite entre les herbes, dont il faisait trembler les pointes élancées.

Harassé de fatigue, je m'assis sur le bord du ruisseau; au même instant, j'entendis une voix au-dessus de ma tête qui évidemment s'adressait à moi, car j'étais seul au milieu de cet espace immense; je ne compte pas comme quelqu'un un nègre qui m'accompagnait. On m'interpellait en anglais; ne sachant pas les premiers mots de cette langue, je me contentai de répondre sans me déranger, sans tourner les yeux du côté d'où me venaient ces paroles :

— Que désirez-vous, monsieur? Je ne comprends pas l'anglais.

— Oh! ces Français sont drôles, reprit la même voix avec le plus parfait accent britannique; ils croient que chacun connaît leur langue; ils ne parlent que le français!

— Vous avez raison, répliquai-je en me levant pour découvrir l'interlocuteur que le hasard m'envoyait; les Français ont la sottise de croire que leur langue est la langue universelle; mais ils sont bien punis de leur outrecuidance lorsqu'ils mettent le nez hors de leur pays.

Mon interlocuteur était planté sur le sommet du rocher, comme un chasseur de chamois au bord d'un précipice, ferme et droit sur ses jambes. Il portait des guêtres de cuir, une veste ronde et une casquette; un énorme couteau de chasse passé à la ceinture pendait à son côté. Son visage rose et frais était encadré dans une belle barbe rouge; il était grand et fort, et toute sa personne avait quelque chose de franc et d'ouvert qui prévenait en sa faveur. Après avoir jeté sur moi un regard explorateur, le fils d'Albion me dit :

— Je suis M. Braone (j'écris son nom comme il le prononçait); voulez-vous venir vous reposer chez moi? J'aime beaucoup les Français.

Je déclinai mon nom, et, me servant de la formule qu'il avait employée en me parlant; j'ajoutai :

— J'irai volontiers me reposer chez vous; j'aime beaucoup les Anglais.

Je crus, en faveur de la manière bizarre dont s'effectuait notre connaissance, pouvoir me permettre le mensonge que renferme cette dernière assertion.

Je grimpai sur le domaine de M. Braone par une entaille circulaire faite dans le granit; ce moderne Prométhée me reçut en me tendant la main; on reconnaissait à son teint vermeil qu'il était retenu sur ce roc solitaire par des chaînes fort légères, et qu'aucune espèce de vautour ne lui rongeait le cœur. Un fou ou un sage était seul capable de vivre dans un tel isolement; je me demandai dans laquelle des deux catégories il fallait classer ma nouvelle connaissance. M. Braone m'introduisit dans un petit salon proprement meublé; c'était une pièce longue et étroite, percée de trois fenêtres munies de stores, et garnie d'un divan et de chaises en rotin. Il m'installa devant une table sur laquelle étaient déposées des bouteilles contenant du porto, du sherry, du brandi, du rhum et un gros livre relié.

Lorsque je fus assis, M. Braone me pria de l'excuser et de l'attendre un moment, et disparut; un quart d'heure après, il rentra conduisant sous son bras une jeune négresse. Cette fille, qui pouvait bien avoir dix-huit ans, était vêtue d'une robe blanche surmontée d'une longue pelerine, telle qu'en portent seules dans le monde les dames anglaises; elle était coiffée d'un chapeau bleu confectionné dans le même goût que sa robe, et chaussée de gros souliers en cuir noir lacés sur le cou-de-pied; ses mains étaient couvertes de gants en fil; elle paraissait fort mal à l'aise dans ce travestissement. La pauvre créature avait l'air ahuri, la physionomie bêbêtée des nègres de la côte; elle portait trois fortes entailles cicatrisées au-dessus de la racine du nez. Les nègres nouvellement introduits dans les colonies européennes sont presque tous marqués de quelques signes résultant d'une blessure qu'on leur a faite pendant leur jeunesse, pour aider à constater plus tard leur identité, tandis que les nègres créoles ne pratiquent plus cette coutume barbare. M. Braone se plaça en face de moi avec sa compagne toujours appuyée sur son bras; ils s'inclinèrent simultanément, et l'Anglais me dit en désignant la jeune négresse :

— C'était madame Braone!

Je rendis aussi sérieusement que je le pus son salut à ce couple bizarre, mais j'avoue que je ne trouvai aucune parole à lui adresser. Le gentleman, après s'être incliné une seconde fois, tourna sur ses talons et s'éloigna, emmenant avec lui cette singulière madame Braone.

Je n'étais pas encore complétement revenu de l'étonnement que m'avait causé cette présentation, lorsque M. Braone reparut donnant le bras à une autre négresse. Celle-ci, plus jeune que la première, portait certainement les vêtements que sa compagne venait de déposer, et comme elle était beaucoup moins grande, elle semblait traîner après elle une robe à queue. M. Braone, fidèle aux usages de son pays pour tout ce qui tient au monde adopté pour les présentations, s'inclina une seconde fois devant moi en me disant :

— C'était une autre madame Braone.

A cette déclaration inouïe, je ne pus contenir un immense éclat de rire. Ma bruyante hilarité ne blessa pas mon hôte, lequel se contenta de lever les yeux au ciel en s'écriant :

— O! ces Français, ils s'étonnent de tout!

— Non pas précisément de tout, mon cher monsieur Braone, mais de ce qui leur paraît impossible, avant de l'avoir vu! Je vous en prie, ajoutai-je sans pouvoir maîtriser mon hilarité, quel est donc le prêtre qui a béni votre double mariage; on pourrait recourir à lui dans l'occasion.

— C'est moi le prêtre, reprit l'Anglais. Je me suis marié tout seul.

— Mon cher monsieur Braone, vous serez pendu comme un chien et damné comme un juif au jeu que vous jouez! La polygamie est un cas pendable et damnable.

— Oh! oh! fit le gentleman; en France et en Angleterre je serais pendu, oui; au Brésil, non! Je ne serai pas davantage damné; ici, je vis comme Abraham et comme Jacob... Il faut bien que le peuple ce désert.

— Mais vous êtes chrétien, je suppose?

— A Londres, à Paris, oui; ici, je suis un patriarche. Je connais la Bible mieux que vous, my dear; c'est le seul livre que je lise depuis six ans, dit-il en me montrant le gros volume que j'avais remarqué sur la table, et c'est là que je puise ma règle de conduite. La Bible n'est pas, comme on le croit, l'histoire d'un peuple; c'est la loi écrite avec des exemples des hommes en civilisation, en barbarie et en patriarcat; ici je vis en patriarcat. Oh! non, je ne serai pas damné....

— Mon cher monsieur Braone, j'admire votre interprétation de la Bible, elle est nouvelle! Et vous comprenez parfaitement vos devoirs de patriarche?

— Oh! oui, je les comprends bien. Attendez.

Là-dessus, il décrocha une cravache pendue derrière la porte. La poignée de cet instrument de correction se terminait par un sifflet dont il tira des sons aigus. Aussitôt je vis accourir dans le salon cinq à six marmousets couleur marron, lesquels se rangèrent silencieusement l'un à côté de l'autre, dans la position du soldat sous les armes. L'Anglais les considéra un moment avec satisfaction; il me dit ensuite :

— C'étaient les petits Braone! Quand j'aurai encore trois petits hommes comme ça, je leur laisse tout ce que j'ai ici, cette maison, ces montagnes, ces terres; ils seront plus riches que s'ils étaient des fils d'esclaves, et moi, j'irai m'occuper à peupler Sidney... Oh! si tout le monde faisait comme moi, toutes les colonies seraient bientôt comme des fourmilières!...

J'étais en admiration devant M. Braone; je n'avais pas cru, jusque-là, qu'on pût être aussi complétement fou avec les apparences de la raison. Après un moment de silence, je lui dis :

— Savez-vous bien que, si je racontais en France votre manière de vivre et les circonstances dans lesquelles s'est faite notre connaissance, on ne me croirait pas?

— Oh! certainement, non, répliqua vivement le gentleman; les Français trouvent la vérité trop extraordinaire pour y croire. Après votre retour, racontez-leur simplement ce que vous avez vu, ils vous accuseront d'avoir fait des romans, oh! oui.

Cette idée de M. Braone me frappa par sa justesse, je résolus d'essayer d'écrire très-exactement ce que je verrais, n'étant pas fâché d'être taxé d'exagération à force d'exactitude; cet essai commence, et je vais le continuer dans les récits qui vont suivre.

Lorsque je voulus le quitter, M. Braone tenta de me retenir pour passer la soirée avec lui; il mit dans son insistance beaucoup de grâce et d'amabilité. Mais je ne pus me rendre à son désir; la compagnie dont je faisais partie devait quitter la Serra le lendemain; il fallait être sur pied avant le jour. M. Braone, en me reconduisant, me fit traverser sa cuisine, où nous trouvâmes une vieille négresse occupée à embrocher une couple de singes qui n'avaient pas moins de deux pieds de long. — Si vous restez, me dit M. Braone en me montrant

l'instrument gastronomique, voilà notre dîner! Je considérai M. Braone avec horreur. En ce moment, il me fit l'effet d'un ogre! Les embrochés ressemblaient, à s'y méprendre, à la marmaille de tantôt; je songeai à Saturne dévorant ses enfants. Mais la figure impassible de l'Anglais me rassura, et, pensant qu'on pouvait manger du singe sans être pour cela taxé d'anthropophagie, je serrai cordialement la main qu'il me tendit.

Je rentrai le dernier à notre maison de la Serra; madame ...., auprès de laquelle je m'assis, me demanda compte de ma journée; je lui racontai ma visite à M. Braone, elle n'en crut pas un mot. Comme nous partîmes le lendemain, elle n'eut aucun moyen de vérifier ma véracité; elle est restée sous sa première impression.... Ainsi a commencé à se vérifier la prophétie de M. Braone. Je crois aujourd'hui que le patriarche de la Serra était un sage.

Dr Yvan.

Consommation de la ville de Paris en 1847, 1848 et 1849.

Un poete a dit, dans une pièce que tous nous avons sue par cœur, en parlant de la capitale de la France et du monde entier :

Il est, il est sur terre une infernale cuve,
On la nomme Paris : c'est une large étuve,
Une fosse de pierre aux immenses contours,
Qu'une eau jaune et terreuse enferme à triples tours....

Ce que le poete des Iambes, Auguste Barbier, a pu dire de Paris, en stigmatisant dans son vers vigoureux la corruption qui y coule à plein bord, nous pouvons nous permettre de le répéter, mais plus modestement et à un autre point de vue, en substituant à la *cuve* infernale un mot plus prosaique que l'on voudra bien nous pardonner, car il est dans le sujet : c'est la *mormite*. Il est une chose, en effet, à laquelle quatre-vingt-dix-neuf personnes sur cent ne pensent pas à Paris ou dont au moins elles ne se rendent pas assez compte : c'est la consommation fabuleuse à laquelle le commerce des subsistances doit pourvoir chaque jour dans cette ville, dont la population tant fixe que flottante ne présente pas moins de 935,000 à un million de bouches; et ces bouches, quoi qu'on en ait, mangent tous les jours; et si, au dire d'un ancien préfet de police, 35,000 individus se lèvent chaque matin sans savoir comment ils mangeront, on peut affirmer que nul ne se couche le soir sans avoir mangé, n'importe par quel moyen. Donc il nous paraît qu'il y a là un effrayant problème à résoudre, problème pourtant qui tous les matins se trouve résolu sans que le Parisien s'enquière quels sont ceux qui veillent pendant son sommeil pour approvisionner son garde-manger; de quel point proche ou éloigné lui arrivent ses aliments, quels sont les départements qui contribuent à l'approvisionnement de ses halles, et enfin quel degré de richesse ou d'aisance il en résulte pour les pays situés dans le rayon de son approvisionnement.

Cependant ce serait un spectacle curieux pour ce Parisien insouciant, s'il voulait une fois consacrer sa nuit à se rendre compte par ses propres yeux de l'incroyable mouvement auquel donne lieu l'apport aux halles des denrées de consommation. Il verrait de minuit à sept heures du matin déboucher par toutes les barrières une procession de voitures de maraichers qui vont silencieusement se ranger aux abords des halles. Le nombre en est prodigieux; car on a calculé que ces voitures mises à la suite l'une de l'autre occuperaient une longueur de 7 à 8 kilomètres. Puis il suivrait chaque nature de denrée venant méthodiquement occuper la place que les règlements de police lui assignent, pour de là se répartir sur la surface entière de Paris; mais là il ne verrait qu'une partie du service de ce Gargantua qu'on appelle Paris. Il faudrait qu'ensuite il allât aux abattoirs où, jour par jour, on abat une quantité considérable de bœufs, veaux, porcs et moutons; puis à la halle aux huîtres et aux poissons, au marché à la volaille, à la halle au blé, et, au bout de cette promenade, son imagination serait peut-être frappée de la quantité de ressorts qu'il a fallu mettre en jeu pour assurer à son estomac sa nourriture de chaque jour, de l'ordre et de la régularité qui règnent dans toute cette manipulation nocturne; mais ce qu'il ne saurait pas encore, c'est le chiffre de ces denrées, c'est la carte du menu de tous les jours, et c'est ce que nous avons intention de lui dire dans cet article. — Pourtant nous devons lui avouer de suite qu'en ce qui concerne les légumes, nous n'avons pas des renseignements assez précis pour oser en indiquer le chiffre. Ce que nous connaissons année par année, c'est la quantité de liquides qu'il a bus, le nombre de kilogrammes de viande qu'il a mangés; ce qu'il a payé pour son beurre, ses œufs, son poisson, ses huîtres. Nous pourrons même lui dire la quantité de bottes de foin et d'hectolitres d'avoine que ses chevaux ont absorbée, le nombre de bottes de paille qui ont composé leur litière et bien d'autres choses encore.

Les halles, a dit Napoléon, *sont le Louvre du peuple*. Cela était vrai déjà, quand le rayon d'approvisionnement s'étendait peu autour de Paris, quand l'imperfection des voies de communication ne permettait pas d'aller demander aux localités un peu éloignées une part de leur industrie gastronomique. Qu'est-ce donc maintenant qu'un si grand nombre de départements concourt activement à approvisionner le carreau des halles? Il y a quarante ans, dit M. Sénart dans une brochure sur les *Halles centrales*, que nous avons prérédemment analysée dans ce recueil, il y a quarante ans, les denrées provenaient, pour la presque totalité, des quatre ou cinq départements les plus rapprochés de la capitale. La facilité des communications, produite d'abord par l'amélioration des routes et plus tard par la création des chemins de fer, a successivement porté le nombre des départements fournisseurs à 15, à 20, à 30; et enfin, les relevés de l'année dernière nous montrent l'approvisionnement des halles se répartissant, dans de grandes proportions, entre trente-sept départements. — Ainsi l'on y trouve la marée, 6 millions de francs, fournie par 14 départements; les poissons d'eau douce, 700,000 francs, par 8 départements; les beurres, fromages et œufs, 18 millions, par 11 départements; les volailles et la petite boucherie, 6 millions, par 9 départements; le gibier, environ 1 million, par 7 départements. Le tout, sans compter ce qui se vend en dehors des halles ou par envois faits directement des pays de production les plus éloignés. Dans dix ans, les vendeurs ne seront plus 37 départements; mais ce seront tous les départements producteurs, trouvant, dans la rapidité des transports et dans la diminution des frais, la possibilité d'envoyer avec bénéfice leurs denrées au marché central. Nous ajouterons de suite que 53 départements ont contribué, en 1849, à l'approvisionnement en bœufs, vaches, moutons et veaux des marchés de Sceaux et de Poissy, et de la halle aux veaux de Paris.

Pour bien apprécier la consommation annuelle dont nous allons présenter le tableau, il faudrait connaître exactement la population de Paris; or, le chiffre de cette population est très-variable, et nous n'avons pas trouvé de données bien certaines sur ces variations d'une année à l'autre. D'ailleurs le recensement n'a lieu qu'à des intervalles assez éloignés, et tant de causes influent sur le chiffre de la population flottante qu'on comprend l'impossibilité de la donner exactement. Ainsi les trois années sur lesquelles nous voulons appeler plus spécialement l'attention de nos lecteurs, sont 1847, 1848 et 1849.

En 1847, une paix profonde, une prospérité industrielle fort remarquable font de Paris le rendez-vous de la province et de l'étranger. Le chiffre donné par l'annuaire du bureau des longitudes est de 945,721 habitants. Il natt 32,750 enfants, il meurt 30,920 personnes; excédant des naissances sur les décès : 1830.

En 1848, année de la révolution, on retrouve encore ce même chiffre de 945,721 habitants; et cependant personne n'ignore que dans cette année mémorable, le mouvement de la population a éprouvé des fluctuations prodigieuses. Ainsi, départ d'un grand nombre d'habitants et de la garnison, nécessité de restreindre ses dépenses, et, par suite, renvoi de commis, ouvriers et domestiques; puis, en sens inverse, recrutement des ateliers nationaux, rappel de la garnison, séjour à Paris des gardes nationales de la province; enfin transportation, après les journées de juin, et envoi de colons en Algérie au mois d'octobre. Si le chiffre de 945,721 individus est resté immuable, c'est que l'édilité n'a pas pu suivre le Protée parisien dans toutes ses transformations. Mais ce que nous savons, parce que les registres de l'Etat civil ont toujours été tenus au courant, c'est qu'il y a eu, en 1848, 32,891 naissances, 30,088 décès, d'où un excédant de 2,803 naissances. Cependant nous ignorons si dans ce chiffre de décès ont été comprises toutes les victimes de nos affreuses guerres civiles.

Enfin, en 1849, le chiffre de la population ne varie pas encore. Nous devons donc nous contenter de cette approximation, et dans nos calculs nous tablerons sur une population moyenne de 950,000 habitants.

Les trois principaux objets de consommation sont le pain, la viande et le vin.

Pour le pain, la moyenne de la consommation journalière a été de 1,580 sacs de farine pesant chacun 159 kilogrammes. C'est donc au total 251,220 kilogrammes de farine que chaque jour le boulanger a pétris et a cuits à Paris. Cette consommation ne peut jamais varier beaucoup, parce que, lorsque le pain est cher, comme en 1847, les bureaux de bienfaisance font d'abondantes distributions, et on se rappelle que, dans cette année de disette, plus de 300 mille individus ont pris part à ces distributions. Dans ces cas, heureusement si rares maintenant, l'ouvrier est obligé de s'imposer des privations sans doute, mais elles portent sur la viande et sur le vin. Dans les années d'abondance, au contraire, il consomme toujours à peu près la même quantité de pain; mais sa nourriture est plus substantielle, parce qu'il y joint de la viande et d'autres mets.

La plus grande partie de la viande consommée à Paris, bœufs, vaches, veaux et moutons, a été présentée d'abord aux marchés de Sceaux et de Poissy, et à la halle aux veaux de Paris. Nous pouvons, d'après les états tenus dans ces trois marchés, donner très-exactement les chiffres des arrivages pendant les trois années dont nous parlons. Les voici :

	1847	1848	1849
Bœufs.	147,553	138,405	157,698
Vaches.	24,336	21,314	19,509
Veaux.	67,603	65,991	110,294
Moutons.	930,733	852,102	942,342
Nombre de têtes. Total.	1,170,226	1,077,812	1,229,343

Ces chiffres sont éloquents; on y trouve écrits en traces ineffaçables un des résultats de la Révolution de février : on reconnaît que les *trois mois de misère*, mis par les ouvriers au service de la République, ont dû se prolonger bien au delà du terme de la République, ont dû se prolonger protestée en juin à coups de fusil, comme le disait M. Félix Pyat, n'a été payée que beaucoup plus tard. Mais ce qu'il y a de non moins remarquable, c'est l'élan avec lequel cette consommation s'est relevée en 1849 : 20,000 bœufs, 45,000 veaux, 90,000 moutons de plus qu'en 1848; 1847 même a été dépassé de beaucoup, comme si chacun, fatigué d'une abstinence d'une année, eût voulu se dédommager amplement pendant cette année de tranquillité. — Comme nous l'avons dit plus haut, 53 départements concourent à cet approvisionnement, et l'Allemagne et la Belgique nous fournissent aussi leur contingent, mais seulement en moutons, dont elles nous envoient environ 50,000 têtes par an.

Parmi les départements les plus producteurs, nous citerons, pour les bœufs : — le Calvados, 40,867 têtes; — Maine-et-Loire, 25,120; — l'Orne, 23,870; — la Vendée, 18,743. — Pour les moutons : Seine-et-Oise, 197,975 têtes; — le Cher, 81,245; — le Loiret, 70,545; — l'Indre, 65,052; — les Deux-Sèvres, 55,501; — la Marne, 49,050. — Enfin pour les veaux : Seine-et-Oise, 37,845; — l'Eure et le Loiret, chacun environ 15,000; — Eure-et-Loir, 20,135; — Seine-et-Marne, 13,873. — On a reçu également quelques têtes de bœufs des Vosges et du Finistère.

Les indications qui précèdent ne fixeraient peut-être pas complétement les idées de nos lecteurs, si nous ne pouvions y joindre l'évaluation en kilogrammes de cette consommation. En 1848, elle a été de 30,334,334 kilogrammes; en 1847 et 1849, elle a été de 53 à 55 millions. En prenant pour les trois années le chiffre de 950,000 habitants, on voit que chaque habitant a consommé, en 1848, seulement 31 kilogram. de viande de boucherie; tandis qu'en 1847 et 1849, il en a consommé de 50 à 60 kilogram. Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'en réalité chaque *homme* a consommé en moyenne plus de 60 kilogrammes, puisque les femmes et les enfants mangent beaucoup moins. Ainsi pour une famille composée du père, de la mère et de trois enfants, en tout cinq personnes, la moyenne de 60 kilogrammes donne pour l'année 300 kilogrammes, soit environ *un* kilogramme par jour.

Mais l'alimentation de l'ouvrier et celle du bourgeois n'est pas bornée à la viande de boucherie. On sait l'immense consommation de charcuterie qui se fait à Paris, et principalement autour des grands chantiers, des fabriques et dans les quartiers habités plus spécialement par les ouvriers. Voici le tableau de cette importante branche de commerce pour les trois années dont nous nous occupons :

	1847	1848	1849
Viande fraîche de porc, cochon de lait, marcassin. .	6,970,977 kg.	5,101,248 kg.	7,636,627 kg.
Abats et issues de porc.. .	1,033,903	673,017	1,012,688
Charcuterie..	1,007,355	713,704	814,736
Total.	9,018,235	6,487,969	9,464,060

Ce tableau fait encore ressortir la décadence des consommations en 1848, sans que nous ayons besoin d'insister à cet égard. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est l'accroissement de l'achat des viandes fraîches de porc et la diminution de 1849 sur 1847 de la consommation de la charcuterie. Ce changement important est tout à l'avantage de l'hygiène publique.

Pour terminer de suite ce qui concerne les comestibles, nous allons réunir sans commentaires les chiffres de ce qui se consomme sur toutes les tables, à quelque étage qu'elles soient dressées, et qui permet ainsi de diminuer l'achat de la viande de boucherie. Tel est l'objet du tableau suivant qui donne la valeur en francs des différentes denrées apportées sur les marchés pour de là se répartir sur toute la surface de Paris. On y reconnaîtra des différences moins tranchées pour quelques objets, mais analogues à celles que nous avons déjà signalées pour la viande de toute nature :

	1847	1848	1849
Marée (montant de la vente sur les marchés)	6,908,423f.	5,158,006f.	6,461,141f.
Huîtres.	1,748,340	1,274,319	1,604,678
Poissons d'eau douce. . .	703,216	600,963	661,345
Volailles et gibier. . . .	8,296,106	7,833,983	10,740,617
Beurre.	13,303,435	10,796,584	10,661,324
Œufs.	6,7.7,867	5,318,947	6,304,317

Les chiffres de 1849, pour les poissons, volailles et marées, ne sont pas exacts; car, en dehors des objets présentés sur le marché, il y en a eu qui ont été transportés directement à domicile; mais dont on connaît le poids, parce qu'ils ont dû acquitter les droits d'entrée. Ainsi, il y a eu 233,000 kilogrammes de dindes, oies et lapins; 600,000 kilogrammes d'autres volailles; 16,683 kilogrammes de saumons, turbots, homards, et 27,992 kilogrammes de poissons de diverses sortes.

Enfin les pâtés, terrines, truffes et écrevisses entrés à Paris ont été en 1847 de 361,284 kilogrammes; en 1848, 110,561 kilogrammes; en 1849, seulement 71,453 kilogrammes.

De plus pour son dessert, le Parisien a consommé en 1847, 1848 et 1849 respectivement, 1,470,773 — 1,279,446 — et 1,269,233 kilogrammes de fromages secs. Le raisin de toute espèce n'a payé l'entrée que depuis 1848. Avant cette époque, on ne faisait payer cette entrée qu'à une certaine nature de raisin. Nous ne pouvons donc comparer entre elles que les deux dernières années. En 1848, la consommation s'est élevée à 5,910,095 kilogrammes; en 1849, année du choléra, elle a dû naturellement se restreindre, et elle est descendue à 3,893,628 kilogram.

Voilà donc l'analyse de tout ce que le Parisien mange dans son année; mais il ne mange pas sans boire, et trop souvent malheureusement il boit sans manger, et surtout sans rapporter à son entourage affamé l'argent qui doit le faire vivre. Nous allons aborder l'étude de la consommation des liquides; mais on comprendra de suite que nous ne pouvons donner même approximativement le chiffre de la consommation réelle, grâce aux nombreuses manipulations que subit le vin dans la cave du débitant et à la Seine qui traverse la ville. Ils pourraient seuls nous le dire ces honteux marchands qui font trafic de la santé de leurs clients, ou ces malheureux ouvriers qui puisent au comptoir du cabaret le germe d'affreuses maladies. Nous devons nous borner à donner les chiffres recueillis par l'octroi :

En 1847, il est entré à Paris 980,232 hectolitres de vins en cercle et 9,338 en bouteilles, soit en tout 989,570 hectolitres;

En 1848, les entrées se sont réduites à 824,982 hectolitres;

En 1849, elles sont remontées à 1,035,128 hectolitres, dépassant de 25,000 hectolitres le chiffre de 1847, et de 209,000 celui de 1848.

Les alcools purs et liqueurs entrés pendant ces trois années se sont élevés respectivement à 54,776 — 47,491 — 51,910 hectolitres; les cidres, poirés et fruits réduits à 25,000 — 29,000 et 9,000 hectolitres seulement en 1849; les vinaigres à 19,000 — 16,000 et 17,000 hectolitres, et les huiles de toute espèce à 103,000 — 83,000, et environ 100,000 hectolitres.

On distingue les bières en bières à l'entrée provenant des brasseries extérieures et bières à la fabrication, c'est-à-dire fabriquées dans l'enceinte de Paris. Le chiffre de la première a peu varié dans les trois années. Il est en moyenne de 20,000 hectolitres par an. Pour la bière fabriquée à Paris, cette nature d'industrie s'est ressentie de l'immense perturbation qui a signalé l'année 1848. Ainsi tandis qu'en 1847 il était sorti des brasseries parisiennes 88,000 hectolitres, on n'en fabriquait plus que 68,000 en 1848, et en 1849, par suite de sinistres qui ont forcé quelques fabricants de fermer leurs brasseries, le chiffre n'est remonté qu'à 76,000 hectolitres.

Ici se termine notre tâche, que nous aurions voulu rendre plus attrayante; mais si les lecteurs ont bien voulu nous suivre à travers cet article hérissé de chiffres, ils auront pu prendre une idée de la consommation de Paris et de tous les ressorts qu'il a fallu mettre en jeu pour assurer un approvisionnement aussi considérable. Nous aurions voulu compléter cette étude statistique par un tableau qui aurait présenté le menu d'un des 950,000 habitants de Paris, soit pendant une année, soit même pendant un jour; mais ce serait de nouveaux chiffres. Nous en avons déjà beaucoup semés, et, d'ailleurs, la place nous est comptée.

Nous aimons mieux après avoir servi la table du Parisien, servir celle de ses chevaux. Ce n'est pas une petite affaire, comme on va le voir; car les chevaux qui travaillent sur le pavé de Paris sont de solides mangeurs.

En 1847, ils ont consommé 1,011,319 hect. d'avoine et 8,181 724 bott. de foin.
En 1848 — 770,155 — et 6,308,782 —
En 1849 — 803,510 — et 6,321,698 —

Quant à la paille, elle est descendue de 12 millions de bottes en 1847, à 9,252,000 en 1848, et n'a pas remonté en 1849.

École des Beaux-Arts.

EXPOSITION DES GRANDS PRIX. ENVOIS DES PENSIONNAIRES DE L'ACADÉMIE A ROME.

Le sujet du concours pour le grand prix de sculpture était *Achille blessé au talon*. M. Gumery, élève de M. Toussaint, a obtenu le premier prix; et M. Ferrat, élève de M. Pradier, a remporté le deuxième. Selon l'habitude, la statue du

M. Ferrat a été préférée à celle de M. Gumery par un certain nombre de jeunes artistes qui sont toujours prêts à embrasser le parti du vaincu. Il en a été de même pour le grand prix de peinture et pour celui d'architecture. Il faut se faire à cette coutume.

Nous en sommes fâché pour les dissidents, mais ils nous semblent avoir eu tort à tous les égards; et, au risque de passer à leurs yeux pour l'avocat des causes gagnées, nous croyons que les prix ont été accordés comme ils devaient l'être.

M. Ferrat a, certes, fait preuve d'une énergie peu commune, d'une certaine largeur d'exécution et d'un bon sentiment d'attitude; mais son Achille nous paraît beaucoup plus occupé à se lamenter qu'à mettre la main sur le bois de la flèche. Et puis, quelle expression triviale dans les traits du visage! quelle laideur même dans le profil du nez et de la bouche!

M. Gumery a représenté Achille, non renversé sur le dos, comme a cru devoir le faire M. Ferrat, mais debout et légèrement appuyé contre un fût de colonne. Il se retourne avec plus de courroux que de souffrance et tâche d'enlever le trait que lui a lancé Pâris. Il est possible que nous nous trompions; mais nous croyons M. Gumery plus d'accord que M. Ferrat avec le style d'Homère et avec le programme de l'Institut.

Le sujet du concours pour le grand prix de peinture était l'éternelle aventure de Zénobie, que son mari, pour la soustraire à la main des Parthes, a poignardée et a précipitée dans l'Araxe, et qui, trouvée par des bergers, est rappelée à la vie.

Voilà deux fois, à des époques très-rapprochées, que l'Académie sort de ses traditions pour décerner le grand prix de peinture. M. Lonepveu, il y a trois ans, et M. Baudry, cette année, ont reçu le prix contrairement à ce que l'on nomme les traditions classiques. Nous sommes loin de nous en plaindre; nous constatons le fait. Sauf un peu de papillotage, le tableau de M. Baudry révèle un coloriste et un dessinateur déja expérimenté. Le jeune berger qui est à genoux sur le premier plan est d'un très-bon sentiment d'attitude; il en est de même du vieillard qui, les yeux fixés sur le pâle visage de Zénobie, étend la main droite vers les cordiaux dont la jeune femme a besoin. Le berger qui est revêtu d'une peau de bête dont les poils sont en dehors est d'une touche ferme et d'un ton excellent. Zénobie est manquée: le dessin en est mauvais, la touche molle et le coloris indécis. Le ton argentin que semble affectionner M. Baudry n'est pas trop d'accord avec le ciel de l'Asie-Mineure. Mais, lorsqu'il sera gouverné par une main plus sûre et concentré dans un effet plus sage, il sera très-agréable à la vue et classera M. Baudry parmi nos bons coloristes.

M. Bouguereau, qui a aussi remporté le prix d'expression, a été jugé digne d'obtenir un second 1er grand prix. Nous l'engageons à se défier d'une certaine lourdeur qui enlève tout charme à son exécution très-soignée, du reste. Sa Zénobie, quoique un peu gigantesque, est entièrement préférable à celle de M. Baudry. Elle annonce un bon sentiment de style et aussi l'étude de la nature. Nous citerons aussi avec éloges le jeune homme qui de ses deux mains se fait un point d'appui et se laisse glisser au pied de la berge.

Envois de Rome. — Virgile au bord de l'Anio, tableau par M. Achille Benouville.

N'omettons pas non plus le pâtre qui fait passer pardessus sa tête la gourde suspendue à son cou.

Le premier grand prix de gravure a été donné cette année à M. Bertinot et le deuxième à M. Danguin. Ce dernier avait cherché le burin chaste mais un peu pâle des maîtres modernes allemands. Moins suave d'effet, la planche de M. Bertinot est d'abord mieux dessinée, puis abordée avec plus de franchise.

Avant de passer à l'examen des envois de Rome, il nous reste à parler du concours pour le grand prix d'architecture.

Les concurrents avaient à présenter un projet de place publique. On leur offrait, non comme types individuels, mais comme un faisceau d'exemples, les plus célèbres places publiques de l'antiquité. Le Palais-Royal seul jouissait du privilége de leur être proposé pour modèle, moins au point de vue de l'architecture qu'à celui de la distribution; en un mot, un Palais-Royal gigantesque, où se trouveraient contenus des arcs de triomphe, une bourse, un théâtre et une bibliothèque; voilà tout simplement ce qu'on leur demandait: une misère, comme vous voyez. Le pis, c'est que ce palais devait être interdit aux chevaux et aux voitures. O académiciens! sublimes rêveurs! qui pourrait ici ne pas vous reconnaître? Quoi! dans nos villes industrieuses, où le temps s'escompte comme les plus précieuses valeurs, vous allez fermer à toute circulation autre que celle des piétons un espace qui embrasserait au moins le Louvre, les Tuileries et la vaste cour qui les sépare! M. Louvet, qui a obtenu le premier prix, et M. Villain, à qui le second prix a été accordé, se sont exécutés comme de vaillants jeunes

Envois de Rome. — Les exilés de Tibère, tableau par M. Barrias.

bles : 1° d'une commission nommée sur la demande même de M. Bickes par le congrès des cultivateurs et des sylviculteurs de l'Allemagne, alors réuni à Mayence; 2° d'une autre commission nommée à Francfort-sur-Mein également à cette époque, pour examiner des semis faits dans les environs de la ville avec de la semence préparée par M. Bickes; cette semence avait mal levé et s'était trouvée de beaucoup inférieure au semis ordinaire, le rédacteur en chef de ce journal, M. Jacquemin, ajoute : « Une expérience qui devait être décisive a été faite à Créteil sur la propriété de M. Potel-Lecouteux; MM. Bernard et compagnie, se prévalant de cette expérience, entreprise, dit-on, par ordre du gouvernement, ont dit dans les grands journaux : « Le système Bickes a triomphé; les faits sont là, évidents pour les yeux de tous; les résultats sont complets et parlent plus haut que toutes les théories et toutes les contradictions que l'incrédule ignorance pourrait produire; ils dominent de toute leur hauteur les clameurs des intéressés et les adorations de la routine. »

Depuis cette publication, M. Potel-Lecouteux reçoit chaque jour des visites et des lettres où on lui demande ce qu'il y a de vrai dans les assertions du prôneur du système Bickes. Voici sa réponse textuelle : — « J'ignore si, comme il le prétend, la satisfaction des cultivateurs de la province confirme de toutes parts les résultats obtenus à Créteil. Ce que je puis affirmer, c'est que si le nombre des gerbes produites par le système Bickes a été, en effet, conforme à cette annonce, tous les autres détails sont *inexacts* ou *erronés*. — Ainsi le rédacteur de la *Culture sans engrais* a omis de dire que les expériences comparatives sur le système Bickes ont été faites, *non pas sur des terres sans engrais*, mais, 1° sur une pièce fumée pour recevoir un ensemencement de céréales, après la récolte de pommes de terre qu'elle venait de produire; — 2° sur une pièce qui, étant arrivée à la fin de sa troisième année d'assolement, restait sans fumier; — 3° sur une pièce qui avait reçu l'année même de l'expérience une fumure pour être ensemencée en blé. Je puis encore affirmer que loin d'avoir produit 2 kilog. 50 de grain, chaque gerbe n'en a réellement fourni que 1 kilog. 90. (Les 355 gerbes battues et dont le grain a été pesé, ont donné 675 kilog.; elles auraient dû fournir 887 kilog. si en effet chacune d'elles eût contenu 2 kilog. 50 de blé. Le rendement proportionnel à l'hectare pour la pièce *fumée*, comme il a été dit, et ensemencée selon le système Bickes, n'était que de 21 hectol. 5 litres. Le rendement de la même pièce fumée et *ensemencée par moi suivant le système ordinaire* s'est élevé à 31 hectol. 29 litres. Différence au désavantage du système Bickes : 10 hectol. 24 litres par hectare. Je laisse après cela aux agriculteurs à décider quelle foi ils doivent ajouter aux éloges pompeux donnés au système Bickes dans des articles où l'on ne craint pas de faire mentir les chiffres et les faits. »

La conclusion est facile à tirer, c'est qu'on doit pour le moment se tenir soigneusement en garde contre les manœuvres des prôneurs d'engrais qui déposent, moyennant finance, leurs éloges pompeux dans la quatrième page des grands journaux politiques, sans les présenter auparavant au crible de la discussion dans les journaux spéciaux de l'agriculture, démarche qui ne leur coûterait rien, et donnerait du poids à leur parole. Au surplus, l'administration remplit son devoir. Jalouse d'éclairer le public, elle vient d'ordonner des expériences qui se feront sur les terres de l'Institut de Versailles, et que dirigeront des hommes habiles et impartiaux. Le simple bon sens dit d'attendre quel en sera le résultat.

Ce qui console un peu de cet ignoble spectacle, c'est de voir les saines doctrines d'économie politique s'introduire dans la haute classe agricole. On se décide à cesser d'invoquer la main et l'argent de l'État pour des progrès que des associations particulières suffiront à effectuer, et cela mieux que l'État et plus rapidement, le jour où chacun apportera un véritable zèle, quelques versements de fonds et surtout de la persévérance. Des cultivateurs éminents viennent de fonder à Lyon une association à l'instar des deux *Sociétés d'agriculture* qui fonctionnent avec tant de succès sur le sol britannique, en Angleterre et en Écosse, et que nous avons signalées dans plusieurs articles de l'*Illustration*.

Cette association, qui a pour titre : l'*Union agricole du sud-est de la France*, admet dans son sein tous les cultivateurs du bassin du Rhône, propriétaires, fermiers, métayers, journaliers et généralement tous ceux qui, à un titre quelconque, sont attachés au sol, occupés de travaux agricoles.

L'association s'abstient de traiter toute question qui *touche à la politique*, et ne s'occupe que de réaliser des améliorations professionnelles en se rattachant à la vie du cultivateur. Comme les sociétés de Londres et d'Édimbourg, elle se compose de membres fondateurs, de membres correspondants et d'associés libres. — Sont associés fondateurs tous ceux qui versent, ou s'engagent à verser, dans le courant d'une année, la somme de 50 à 500 francs, sans engagement pour l'avenir. — Les associés correspondants ne sont tenus à verser que la somme de 20 francs. — Les fondateurs et correspondants ont droit de présenter autant d'associés libres qu'ils en peuvent recruter, et ces derniers ne sont tenus qu'à une cotisation annuelle de 2 francs.

Nous renvoyons pour plus de détails au premier numéro des *Annales de l'union agricole qui a paru à Lyon et à Paris*.

Au mois de mai dernier, les membres fondateurs et associés libres, réunis en congrès général, se sont occupés de plusieurs questions, surtout au point de vue pratique. La question des assurances mutuelles contre la grêle y a été discutée la première; les représentants de plusieurs compagnies étaient venus solliciter le patronage de l'*Union agricole*. Une commission d'examen fut nommée pour étudier les statuts de ces diverses sociétés. Son rapport s'est prononcé en faveur de la société d'assurance qui existe à Paris sous le titre d'*Union générale contre la grêle*. Le rapport d'une autre commission chargée de la question de l'établissement de banques agricoles et de crédit foncier, par les seules ressources de l'industrie privée, recommande l'*Union financière*, société générale pour l'organisation du crédit dans toute la France, récemment établie à Paris, sous la raison sociale *Prost de Dieu* et compagnie.

Les mêmes annales signalent en outre, comme utiles à imiter, quelques institutions d'intérêt local, par exemple un *service médical gratuit* pour les indigents, ainsi que des hommes charitables viennent de l'organiser dans l'étendue des trois cantons de Meyzieux, Heyrieu et la Verpillière (département de l'Isère), l'organisation de consultations judiciaires également gratuites fondée aussi dans ces trois cantons.

Nous en avons dit assez pour donner une idée de la noble mission à laquelle se sont voués les membres de l'Union agricole du bassin du Rhône : 1° former de leurs cotisations particulières une bourse commune qui fournira plus largement, et surtout avec plus d'intelligence, d'impartialité et d'activité que ne peut le faire le trésor de l'État, à des primes et médailles distribuées comme encouragements; 2° former de leurs lumières un faisceau qui, par d'utiles publications à la portée de tous, rayonnera jusque dans le fond des campagnes avec plus d'énergie que le phare purement académique de notre société centrale actuelle de Paris, resserrée dans son petit cercle, dénuée de capitaux et disposant tout au plus de quelques bribes arrachées au budget national; 3° se constituer en un jury animé de l'esprit professionnel, bien autrement sagace pour apprécier, à son juste mérite, une innovation que l'esprit administratif; 4° opposer une digue aux manœuvres des charlatans éhontés et des marchands de réclames, qui, pour emplir leurs poches, risqueraient volontiers d'altérer et de ruiner, pour de longues années peut-être, la fertilité du sol de la patrie.

Puisque nous en sommes à parler d'institutions d'intérêt local, nos lecteurs nous sauront sans doute gré de leur faire connaître une association réalisée par M. Burdel, ancien notaire et cultivateur dans la commune de Perthes (arrondissement de Melun, Seine-et-Marne). Nous citons le *Journal d'agriculture pratique* : « Dans les campagnes ou tout le monde est cultivateur, où chacun peut par conséquent faire l'ouvrage de son voisin, des secours mutuels de travail entre tous les membres d'une même commune rendraient de grands services, car le travail des champs ne peut souvent se remettre ou être remplacé par un subside en argent. M. Burdel étant capitaine d'une compagnie de pompiers, a proposé à ses camarades d'adopter un règlement par lequel, outre le service de la garde nationale et des pompes, chaque homme s'oblige à assister de son travail ses camarades, sur l'ordre de ses chefs, comme s'il s'agissait d'éteindre un incendie ou de veiller à l'ordre public. Les infractions à ce nouveau service, sur le jugement d'un conseil de famille, sont punies d'amendes qui forment une masse de secours propres à payer les médicaments ou le médecin. Cette heureuse pensée de M. Burdel a eu un plein succès. On en peut juger par les deux faits suivants :

« Un des membres de la compagnie tombe malade d'une fluxion de poitrine après avoir fait son service de pompier lors d'un incendie qui avait éclaté à huit kilomètres de Perthes. On était en pleine moisson, et à cette époque il est impossible dans la localité de se procurer des ouvriers; les récoltes du malade, propriétaire de deux champs dans deux communes différentes, auraient couru risque de dépérir sur pied; mais deux escouades de vingt hommes furent commandées pour aller couper les blés de leur camarade dans chacune des communes, et en un jour la fortune du malade était sauvée. — Un autre membre de la compagnie, en revenant de Fontainebleau, eut les deux cuisses cassées par les roues de sa voiture. Ses labours étaient à faire, les blés à semer, les fumiers à conduire... Le capitaine commande une escouade d'associés, et en un tour de main tout l'ouvrage est effectué. Puissent, ajoute le narrateur, M. Barral, de tels exemples se propager! Les hommes seraient bien forts en s'aimant et en s'aidant. »

Le même journal publie un fort bon article de madame Cora Millet sur l'entretien d'une basse-cour. Bosc estimait qu'en moyenne une poule donne 80 œufs par an; Thouin comptait 120. A Grignon, nous avons entendu professer qu'aux environs de Paris on calcule en moyenne sur 80 œufs. La première année on en obtient 150; la deuxième 120; la troisième 100; mais il y a des œufs cassés, perdus, etc.; ce qui réduit considérablement l'effectif moyen. M. Dailly, dont l'esprit est essentiellement pratique, et qui cultive en Seine-et-Oise, à Trappes, donnait tout récemment à la Société d'agriculture les renseignements suivants sur les produits de ses poules :

Trente-six poules et quatre coqs ont consommé dans un an 19 hectolitres 1/2 de petit blé d'orge, soit en moyenne 5 litres 1/2 par jour. Elles ont produit dans l'année : — Janvier 93 œufs — février 261 — mars 438 — avril 527 — mai 527 — juin 507 — juillet 396 — août 289 — septembre 186 — octobre 72. — Total, 3,296 œufs, ou 91 par poule.

A son tour, madame Cora Millet, qu'on peut à juste titre proclamer la première fermière de France, dit : « La plus grosse poule ne peut pas couver au delà de 15 œufs, et il serait dans la nature qu'une poule ne dépassât pas ce nombre par *ponte*, car les poules pondent par séries distinctes. Ainsi elles font une ponte et couvent, si elles ne sont pas détournées par une circonstance quelconque; mais comme les hommes ont en quelque sorte façonné les animaux domestiques à leur guise, la ponte des poules est augmentée par leur état de domesticité. En prenant une moyenne, on peut admettre que la ponte monte à 35 œufs. Il est des poules exceptionnelles dont la ponte dépasse ce chiffre; mais aussi il en est, et beaucoup, qui ne l'atteignent pas. Or le plus souvent, une poule qui a fait sa ponte ne donne pas d'œufs durant deux mois et demi. Ces deux mois et demi, ajoutés aux cinq à six semaines qu'a demandées la ponte, font quatre mois de beau temps employés pour obtenir 35 œufs. J'admets que la poule, ayant terminé cette importante besogne et étant bien nourrie, reprend sa ponte, et qu'elle donne 35 œufs en six semaines, ce qui pourra bien ne pas arriver, car les secondes pontes ne valent jamais les premières; mais enfin les six semaines ajoutées encore au temps de la couvée tardive, temps qui pourrait se prolonger à cause de la saison, car les poulets d'automne ne viennent pas comme les poulets de printemps, formeront encore un laps de 4 mois, qui, joints aux 4 autres, font 8 mois. Personne ne peut nier le repos de l'hiver, qui est au moins de 4 mois dans une grande partie de la France. Nous n'avons donc que 70 œufs seulement, et cela dans les bonnes années. On va bien vite m'objecter qu'on ne laissera pas couver les poules, qu'il y a des moyens de s'opposer à ce vœu puissant de la nature; mais il ne faut pas s'imaginer que la chose soit facile, et d'ailleurs ce serait une erreur de croire que si l'on réussit on obtient 4 pontes au lieu de 2. Si l'on obtient 3 pontes, donnant en tout 105 œufs, ce sera un produit tout à fait exceptionnel. Quant à la difficulté d'empêcher les poules de couver, elle est telle que je défie d'y parvenir sur un nombre considérable, eu égard à ce qu'une bonne ferme en comporte ordinairement. »

Nous ajouterons que M. Lœilliet, sous-directeur de l'école régionale de Grand-Jouan, a calculé qu'une ferme de 100 hectares, avec assolement triennal, en bonne terre, qui donne de 25 à 30 hectolitres par hectare, peut entretenir 300 poules et 30 coqs. Selon lui, on obtiendrait 24,000 œufs par année et plus de 240 bêtes grasses. Ajoutez la fiente dite *poulinie*, qui est un engrais très-actif. Il faut observer qu'il est de ceux qui comptent en moyenne sur un effectif de 80 œufs par an, déduction faite des accidents.

Le lecteur va nous demander en quels documents il doit avoir le plus de foi. Écoutera-t-il de préférence les savants professeurs qui ont parlé du haut de la chaire officielle du Jardin des Plantes, ou ceux qui occupent les modestes chaires professionnelles, ou le célèbre cultivateur, ou bien tout simplement la ménagère? L'instinct de timide circonspection, si ordinaire chez la femme, a-t-il ici contribué à mettre en défaut la sagacité de l'observatrice? Nous ne nous chargeons pas de résoudre la question; mais s'il nous arrive jamais de spéculer sur une éducation de poules, il est probable que nous baserons nos calculs sur les chiffres de madame Cora Millet : on s'expose à moins de danger en chiffrant dans un budget les recettes au plus bas, et puis la fermière aura inspecté plus minutieusement les recoins de son poulailler que tous les professeurs et même tous les gros cultivateurs de France.

SAINT-GERMAIN LEDUC.

Correspondance.

M. Hœfer nous adresse la lettre suivante, en réponse à la lettre de M. de Saulcy, publiée dans notre dernier numéro :

Paris, le 6 octobre 1850.

*A monsieur le Directeur de l'*Illustration.

« MONSIEUR,

» La lettre de M. de Saulcy, publiée dans le numéro précédent, contient ces passages qui me touchent particulièrement :

« La vérité est que j'ai cessé une discussion devenue oiseuse » à partir du jour où j'ai été convaincu que M. Hœfer, en étu- » diant ce point d'archéologie autrement que *de sentiment*, de- » viendrait le plus rude adversaire de ses propres opinions. » Quand M. Hœfer aura pris la peine d'examiner, avec toute la » sagacité que je me plais à lui reconnaître, les monuments » nombreux des Perses et des Parthes, quand il aura bien voulu » ne pas mettre de côté les *monuments écrits*, auxquels il faut » attribuer quelque valeur, j'imagine, il ne lui restera d'autre » parti à prendre que de reconnaître avec loyauté qu'il s'est » trompé du blanc au noir. »

» Voici ma réponse :

» Dans les deux Mémoires que j'ai eu l'honneur de soumettre à l'Académie, je n'ai été que l'interprète des autorités anciennes, tant sacrées que profanes; c'est avec leurs témoignages seuls que j'ai contesté l'authenticité des ruines de Ninive. Ce n'est donc point là une affaire de sentiment ni d'opinion personnelle. Et si je me suis *trompé du blanc au noir*, j'aurai eu, ce dont je me glorifie, toute l'antiquité pour complice.

» Les monuments écrits, je ne l'ignore pas, sont la plus grande autorité pour M. de Saulcy, qui a déjà fait preuve d'une sagacité extrême dans la lecture des inscriptions cunéiformes. Mais qui me garantit l'exactitude de la méthode employée pour déchiffrer l'écriture cunéiforme? Si une parole d'honneur pouvait être ici une garantie, je m'en contenterais volontiers. La méthode de Champollion pour déchiffrer les hiéroglyphes rencontre encore aujourd'hui des sceptiques, bien que la pierre de Rosette et quelques notions éparses chez les auteurs anciens en aient fourni la clef. Et l'on admettrait comme infaillible l'interprétation ingénieuse sans doute, mais purement arbitraire, des inscriptions cunéiformes, sur lesquelles il ne nous reste absolument aucune donnée! En se plaçant sur le terrain philologico-épigraphique, M. de Saulcy entrera dans une phase toute nouvelle de la discussion. Je l'y suivrai, si l'illustre académicien veut bien me le permettre, dans le seul intérêt de la science et en dehors de toutes les suggestions qui ne feraient qu'envenimer la polémique.

» Agréez, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

» HŒFER. »

M. A. A. à Paris. Vous trouverez dans l'*Illustration*, monsieur, tome XIII, page 265, une gravure représentant la pose de la première pierre du monument élevé par la ville d'Amiens au savant Du Cange, le plus illustre des enfants de cette cité. Vous y lirez également les titres légitimes de Du Cange à cet honneur tardif, et vous pourrez compléter votre instruction à son sujet auprès de tous les érudits de l'Europe, au lieu de lire les mélodrames et les romans de Victor Ducange, son homonyme, qui mérite en effet une image mais non une statue. Nous garderons le secret sur votre bévue.

S. M. à Lyon. Assurément, monsieur, c'est une erreur; mais il nous a été impossible de retrouver la dimension exacte. C'est peut-être 10 mètres de large sur 71 de long; ces deux derniers chiffres ayant été intervertis dans la composition de l'article.

Petites Industries de Paris.

Paris est la ville des grandes existences et des petites industries. S'il existe en Europe un personnage hors ligne par sa fortune, c'est à Paris qu'il se hâte de venir dépenser ce qu'il a pu amasser ailleurs; c'est ainsi que nous voyons encore aujourd'hui, en dépit de nos commotions politiques, les plus beaux hôtels de nos deux aristocratiques faubourgs occupés par de riches étrangers; M. Hope est un millionnaire hollandais, M. Shickler était un banquier prussien, le prince Toufakin était Russe comme M. le comte Demidoff, qui serait encore à Paris si un ordre de son auguste souverain ne l'avait contraint à vivre dans son palais de Florence. Je passe sous silence les autres notabilités financières ou princières que nous ont expédiées l'Italie, l'Autriche et même l'Amérique. Paris, vu de l'étranger surtout, exerce une telle fascination sur les intelligences, que me trouvant cette année à Francfort, j'ai entendu dire à la table d'hôte de l'hôtel de Russie par l'héritier présomptif d'une petite principauté allemande, que lui et son père étaient les deux personnages les plus malheureux de leur pays en ce qu'ils étaient les seuls à qui il ne fût pas permis d'occuper un petit appartement sur le boulevard et une stalle à l'Opéra.

Si Paris est le centre des sommités aristocratiques, il est également le rendez-vous des individus déclassés, des professions de contrebande et des industriels sans industrie; le gamin qui pose un morceau de drap sur les jantes de la roue lorsque vous montez en voiture et qui vous appelle Mon Général pour exciter votre commisération en flattant votre amour-propre guerrier, n'existe qu'à Paris; ce n'est qu'à Paris aussi que vous rencontrez ce chiffonnier que Charlet a immortalisé et qui parlait littérature et philosophie à ses moments perdus; l'homme qui se promène avec une pyramide de paniers à poupées sur la tête, le marchand de gaufres, le marchand de robinets, le seul Français à qui il soit permis de jouer du cornet à piston dans les rues, et bien d'autres industriels dont je ne puis donner ici le dénombrement homérique, sont des produits autochthones de la civilisation parisienne. Transplantez ces frêles plantes à Berlin, à Vienne et même à Londres, et elles s'étioleront loin de la terre chaude où elles ont reçu le jour.

L'*Illustration* a déjà mis sous les yeux de ses lecteurs quelques-unes des petites industries parisiennes; nous poursuivons cette étude intéressante, et pour aujourd'hui nous allons en signaler trois qui ne sont pas les moins curieuses de la collection.

Voici d'abord le père Tripoli, fils de la Gloire et polisseur de cuivre; le père Tripoli est le plus terrible astiqueur de bufflleteries militaires et citoyennes, il porte avec lui ses ustensiles et sa marchandise; son costume indique suffisamment sa profession et ses sentiments; il est *Français* et il a servi sous l'*autre;* ses ennemis politiques prétendent que ses états de service se bornent à avoir ramassé en 1815, à la butte Saint-Chaumont, des boulets pour chacun desquels il recevait, des officiers d'artillerie, une légère rémunération de cinquante centimes; mais le père Tripoli a trop de fierté pour ne pas mépriser ces impuissantes imputations. S'il n'est pas décoré de l'*étoile* des braves, cela tient à la *sienne* qui a toujours été mauvaise. Au début de sa carrière militaire, Tripoli avait eu une altercation avec son caporal, et ce supérieur rancunier avait considérablement nui à son avancement.

Le père Tripoli a conservé le costume militaire; mais, pour bien indiquer sa profession, il a émaillé son habit de boutons de métal, de grenades, de cors de chasse, d'aigles et de coqs gaulois qui reluisent comme autant de soleils. La poitrine du père Tripoli est un firmament d'autant plus lumineux que c'est lui qui se charge, dans l'intérêt de son art, de l'*astiquage* des constellations. On le rencontre plus particulièrement dans les quartiers fréquentés par les enfants de Mars, dans le voisinage des casernes, et aux gardes montantes et descendantes de la milice citoyenne. Honoré de la confiance de MM. les gardes nationaux, il blanchit leurs bufflleteries, astique leurs boutons, et fait, sous ce rapport, une terrible concurrence aux tambours des compagnies; mais, bon enfant et Français avant tout, le père Tripoli paye à boire *aux tapins*, ce qui lui permet de raconter ses batailles et de cultiver son industrie.

Nous passons maintenant à une industrie née d'hier; nous voulons parler de la mise en couleur sans frottage des appartements. Le jeune artiste que vous voyez représenté dans cette gravure, et qui au premier abord ressemble tant au Pulchinella napolitain, porte, comme le père Tripoli, les insignes de sa profession. Il a une coiffure en forme de pot à couleurs, sur sa blouse et son pantalon vous apercevez des plaques rouges, qui figurent des carreaux octogones. La petite propriété parisienne a-t-elle besoin de donner un nouveau vernis à son carrelage déteint par un frottement trop prolongé, en quelques secondes l'homme aux carreaux opère la métamorphose à l'aide de son siccatif brillant. La préparation nouvelle n'a pas besoin, comme l'ancienne, de sécher et d'être frottée pour reluire. Le siccatif sèche à la minute en s'appliquant. C'est le metteur en couleur des appartements qui, aux dernières élections parisiennes, improvisa les candidatures de *Chromo*, *Duro*, *Phane*, dont les noms athéniens semblaient promettre trois archontes à l'Assemblée nationale. *Chromo*, *Duro*, *Phane*, n'ont pas été nommés, mais ils ont servi à faire connaître et à populariser une invention et une industrie qui voguent maintenant à pleines voiles, poussées par la brise du *puff!*

Enfin le troisième personnage coiffé d'un chapeau à plumes qui a une certaine analogie avec le feutre de Robert, chef de brigands, n'est qu'un simple marchand de coco. La profession du marchand de coco est trop bien établie depuis un temps immémorial pour que nous ayons la prétention de la révéler dans cette faible esquisse ou même de la patroner. Aussi est-ce moins d'une profession que d'une physionomie qu'il s'agit pour le quart d'heure. Tout le monde peut être marchand de coco, mais le sieur Labbé jouit du privilége de désaltérer les gosiers dramatiques de la Porte-Saint-Martin. Il salue tous les artistes de ce théâtre, tutoie le machiniste, donne des poignées de main aux marchands de contremarques, et a eu l'avantage de parler à M. Harel, un jour qu'il donnait le bras à mademoiselle Georges.

Labbé, retenu sous le péristyle par les devoirs de sa profession, ne peut naturellement assister aux représentations : mais il saisit dans la conversation des consommateurs des bribes de dialogues et des situations dramatiques qui le mettent bien vite au fait des pièces représentées. Depuis plus de trente années qu'il est le Ganymède ordinaire des jeunes titis du paradis, Labbé est devenu de première force sur le répertoire. On comprendra facilement l'enthousiasme de Labbé pour l'art dramatique. Ses goûts l'appelaient sur les planches; mais son éducation négligée ne lui ayant pas permis d'aspirer à cette haute position, il a vécu autant qu'il a pu à côté du théâtre. Il a un chapeau de traître de mélodrame et des chaussons de lisière. Il est artiste par la tête et marchand de coco par les pieds.

Paris compte un grand nombre de petites professions moins utiles et moins honorables que celles-ci; mais pour qu'elles deviennent sujets d'études pour l'*Illustration*, nous attendons qu'elles se présentent au public avec cette distinction originale du costume qui les signale de loin à la foule. Si les charlatans qui se disent les bienfaiteurs de l'humanité dolente, au lieu de se donner des certificats glorieux dans la quatrième page des journaux, consentaient à revêtir un habit caractéristique, ils ne seraient pas condamnés à envier le service que nous rendons volontairement au marchand de couleur, au polisseur de cuivres et au marchand de coco de la Porte-Saint-Martin. Mais que voulez-vous qu'on fasse pour un marchand de drogues qui ressemble à tous les apothicaires, et pour un arracheur de dents qui s'habille comme un chirurgien?

PAUL FLAMANT.

Mise en couleur sans frottage.

Le père Tripoli, fils de la gloire, polisseur de cuivres.

Labbé, marchand de coco de la Porte-Saint-Martin.

La rentrée au collége le 5 octobre 1850, par A. Dulong.

Souvenez-vous, monsieur le duc, du nom que vous portez.

Fais honneur à ta patrie.

Tu es d'un sang qui peut prétendre à tout.

Pense à ta mère.... pendant les récréations.

Travaille, mais ne te fatigue pas.

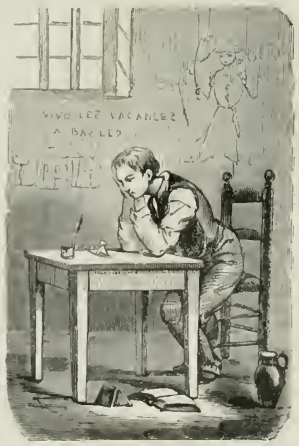
File à la pension et vivement.

Si tu as un prix, tu auras la montre.

Reviens savant comme M. le curé.

LE BANC D'HONNEUR.

L'ÉTUDE.



LA PRISON.

Revue littéraire.

Études révolutionnaires. — Babœuf ou le socialisme en 1796, par Ed. Fleury; deuxième édition. 1 vol. format anglais, chez Dumoulin, Garnier et France.

Dans ses *Considérations sur la Révolution française*, le meilleur de ses ouvrages, selon moi, madame de Staël remarque que les Français n'entendent rien aux conspirations, par cela même qu'ils sont sans rivaux dans l'art des révolutions.

Rien de plus juste : nous autres Français, vifs, étourdis, impétueux, vantards, aussi prompts à nous enflammer qu'à nous refroidir, nous sommes des gens de coup de main, et nous ne l'avons que trop prouvé à nos dépens; mais nous n'avons rien de ce qu'exige cette œuvre de patience et de longue dissimulation ou excellent les Espagnols et surtout les Italiens, ces grands maîtres en fait de conspirations.

Aussi la seule qui ait réussi en France a été conduite par une Italienne, par Catherine de Médicis. La Saint-Barthélemy est un vrai complot, le complot d'un roi contre une partie de son peuple; une conspiration du pouvoir, comme nous disons aujourd'hui. Il est vrai que plusieurs de nos doctes contemporains prétendent qu'il n'y a eu rien de prémédité dans cette affaire et que tous les catholiques ont à la même heure couru sus à tous les huguenots par l'effet d'une inspiration soudaine. J'en doute, mais je le souhaite, pour que nous puissions admettre au moins des circonstances atténuantes en faveur de Charles et de Catherine, bien que le fils et la mère méritent assez peu l'intérêt des honnêtes gens.

Si Catherine a seule touché le but, Caïus Gracchus Babœuf a été tout près de l'atteindre, et s'il l'eût fait, les royales horreurs de la Saint-Barthélemy auraient, dans l'histoire, un petit pendant démocratique et social qui, à coup sûr, ne leur céderait en rien.

C'était pourtant un très-médiocre cerveau que ce Caïus Gracchus; mais un chef de conjurés et, en général, un chef de parti peut parfaitement se passer d'une grande intelligence. Sa force est dans son caractère plus que dans son esprit. Et Babœuf était doué d'une activité, d'une ténacité que rien ne pouvait décourager, lasser ni surprendre. C'est par là qu'il est digne d'attention, et non par ses écrits, ses plans, ses projets, ridicule et emphatique verbiage renouvelé de Mably et de Rousseau, qui ne mériterait que dédain et oubli, s'il n'eût failli allumer une conflagration terrible, et s'il n'eût suscité de nos jours des imitateurs qui nous en ont donné de nouvelles éditions, peu revues, peu corrigées, mais considérablement augmentées, pour la plus grande gloire de la perfectibilité.

Il faut donc y revenir, puisque nous en sommes là, et, pour mieux juger des disciples, étudier le maître dans ses œuvres et dans ses actes, et, ce qui n'a pas été fait encore, en retracer l'histoire avec étendue, exactitude et impartialité.

Tel est l'objet que s'est proposé un compatriote de Babœuf, un savant imprimeur du département de l'Aisne, M. Ed. Fleury, qui poursuit, avec un zèle des plus louables, avec une consciencieuse diligence, une série d'*Études révolutionnaires* sur les événements de notre première révolution qui ont eu pour acteurs des Picards et la Picardie pour théâtre.

On ne saurait trop encourager les efforts de ces savants et de ces hommes de lettres de la province qui conservent l'amour du sol natal, et ne croient pas qu'il soit absolument nécessaire de venir à Paris pour avoir de l'esprit. C'est là, à mon sens, la seule bonne manière d'entendre et d'opérer la décentralisation. Quand les départements posséderont, *in omni genere*, autant d'hommes remarquables que Paris, Paris tout naturellement cessera d'être la capitale du monde intellectuelle, le foyer des lumières, la *ville de l'idée*, la *mamelle de lait débordée*, la *fontaine d'urnes inondée*, comme l'a qualifiée M. Hugo. Mais à côté de ces *urnes*, il y a aussi beaucoup de cruches; et si les provinciaux n'ont pas encore déployé plus d'esprit que les Parisiens, ils ont déjà fait voir, dans une trop mémorable circonstance, qu'ils n'étaient pas tout à fait si bêtes.

Pour en revenir à Babœuf, dont, au surplus, je ne suis pas très-loin en ce moment, il est né à Saint-Quentin en 1762, selon les uns; en 1764, selon les autres. M. Ed. Fleury rapporte ces deux dates, sans nous dire, ce qui pourtant est de son devoir de biographe, laquelle des deux lui paraît la plus exacte. Sans doute, des renseignements précis lui ont manqué. Mais, sans être trop curieux, j'aurais bien désiré savoir pourquoi.

C'est encore sans trop de raison, suivant moi, que M. Ed. Fleury s'étonne un peu longuement que Saint-Quentin ait donné le jour à ce terrible niveleur. Il n'y a rien là de fort surprenant. Il faut bien naître quelque part; et jusqu'à ce que M. Michelet ait achevé de déterminer les lois de la géographie intellectuelle de la France, le plus court et le meilleur sera de dire : Babœuf est né à Saint-Quentin, parce qu'il devait naître à Saint-Quentin, et non à Château-Chinon, bien que Château-Chinon ait aussi sa part dans les voies de la Providence.

Le parrain de Babœuf ne s'appelait pas Gracchus, mais François, et le père du jeune François, militaire distingué, s'était élevé au grade de major dans les armées autrichiennes, et même avait obtenu l'honneur de donner des leçons de tactique à l'archiduc Léopold. Mais

> Dans le service de l'Autriche
> Le militaire n'est pas riche,

comme l'ont très-judicieusement observé les auteurs du *Chalet*, et le père de Babœuf dut songer à donner à son fils un état qui pût le faire vivre. Il lui apprit donc les mathématiques, et le fit entrer chez un architecte-arpenteur, où il compléta ses études géométriques. Peu d'années avant la révolution, il était commissaire-terrier à Roye, petite ville de la Picardie, d'où il envoyait au *Correspondant picard*, publié à Amiens, quelques articles sur la nécessité de supprimer la gabelle et les droits féodaux. En même temps, il formait le plan de son *cadastre perpétuel* et provoquait au partage des biens communaux.

Puis on le perd de vue durant quelques années, ou tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il eut à subir deux procès, dans l'un desquels il fut accusé de faux, et condamné, d'abord par contumace, à vingt ans de fers. Mais il se présenta bientôt, et fut acquitté.

En 1793, on le retrouve à Paris faisant la guerre, qui le croirait, à Robespierre et à Saint-Just, que M. Ed. Fleury appelle les *deux Titans de la révolution*. Je suis fâché de trouver cette expression, tombée aujourd'hui dans le domaine du grotesque, sous la plume sage et mesurée de notre historien. Puis, s'il entend par là que Robespierre et Saint-Just furent de grands hommes, ne fait-il pas infiniment trop d'honneur à ce pédagogue et à ces écolier sanguinaires, dont les vues politiques ne s'étendaient pas au delà de leurs réminiscences de collèges? Saint-Just et Robespierre ne passeraient que pour des rêveurs et des déclamateurs fort ridicules et fort inoffensifs, n'était la guillotine qu'ils ont manié avec une habileté à laquelle il faut bien rendre hommage. Mais se mettre à la tête d'une populace féroce et s'appuyer sur elle en la poussant aux derniers excès, cela prouve-t-il beaucoup de génie et de grandeur d'âme, ou seulement beaucoup d'ambition et de férocité?

Babœuf en jugeait d'abord comme nous, et, après le 9 thermidor, ami de Fouché et de Tallien, il lançait aux Jacobins toutes sortes de brochures et d'injures, parmi lesquelles on a remarqué et retenu celle de *terroriste*, qui a passé aujourd'hui dans la langue. C'est, du reste, le seul mot heureux qu'ait créé Babœuf, qui en a forgé cependant une quantité d'autres, tels que *foudroyade*, *prehension*, *amoncelage*, *populicide*, *nationicide*, *égorgerie*, *furorisme*, etc., etc. On le voit, le dictionnaire ne fournissait pas alors à la haine de Babœuf assez d'expressions pour flétrir, pour vouer à l'exécration et au mépris de tous les siècles Robespierre et ses acolytes.

Puis, tout d'un coup, sans qu'on sache ni comment ni pourquoi, le voilà qui change de style, adore ce qu'il avait brûlé, et brûle ce qu'il avait adoré. Ceux qui, avant M. Ed. Fleury, ont écrit la vie de Babœuf, Buonarotti, son ancien complice, et récemment M. Cabet, ne donnent aucune raison plausible de cette conversion subite et complète. M. Fleury, toutefois, conjecture, avec assez de vraisemblance, que le dépit de n'avoir pas reçu des thermidoriens ce qu'il en avait espéré, a sans doute poussé Babœuf dans les voies d'une opposition extrême, où il porta la même violence de caractère et de langage.

Dans les journaux qu'il fonde alors, et que seul il rédige, dans la *Liberté de la Presse*, dans le *Tribun du Peuple*, il demande pardon à la grande ombre de Robespierre de l'avoir méconnue, et il poursuit de ses outrages cette faction des *liberticides* et des *tyrannicides* thermidoriens qu'il glorifiait tout à l'heure. C'est à eux et à leurs partisans qu'il adresse ces petites phrases anodines, qui peuvent donner un agréable échantillon de sa polémique :

« Que le premier esclave qui osera encore attaquer directement ou *indirectement*, le système républicain indivisible, soit irrémissiblement frappé de mort. Que le premier Chicaneau liberticide qui viendra opposer ses moyens de nullité aux droits de l'homme, parce qu'ils ont été proclamés depuis le 31 mai, soit écartelé vif par le peuple, si les lois qui punissaient capitalement ces premiers de tous les forfaits sont devenues sans vigueur. »

On voit que, tout en déclamant contre les Chicaneau, Babœuf avait aussi ses moyens de nullité, et qu'il s'entendait à faire respecter la loi.

C'est alors qu'il échangea le nom de son parrain contre ceux de Caïus Gracchus, et qu'il fut mis en prison par le comité de sûreté générale. Détenu durant quelques mois dans les prisons d'Arras, il y connut quelques-uns des hommes qui devaient diriger sous ses ordres sa grande conspiration : Germain, ex-officier de hussards et rédacteur du journal l'*Éclaireur*; Didier, ancien membre du tribunal révolutionnaire, et plusieurs patriotes du Pas-de-Calais, proscrits depuis le 9 thermidor. Plus instruit qu'eux, doué d'une riche faconde et d'une puissance de conviction qu'il imposait aux autres, Babœuf leur développa ses rêves d'égalité, ses plans pour réaliser enfin le bonheur du genre humain. Dès lors, ces démocrates se dévouèrent à Babœuf, et formèrent le noyau de cette association, qui devait prendre bientôt des proportions considérables.

Revenu à Paris, il s'attache encore des hommes de tête et de résolution; Darthé, Lacombe, et surtout Buonarotti, ce descendant de Michel-Ange, qui, toujours fidèle à ses premières illusions, a prolongé sa vie jusqu'en 1837, et que nous avons vu, représentant du vieux socialisme auprès du nouveau, honorer de son vénérable patronage les entreprises de la Jeune-Suisse, de la Jeune-Italie, et de la Jeune-Allemagne.

C'est au café des Bains-Chinois que les futurs régénérateurs du genre humain se donnaient rendez-vous, qu'ils échangeaient leurs renseignements, qu'ils ébauchaient des complices, etc. La foule, le bruit, les amusements de toute sorte faisaient distraction, et la police ne se serait jamais avisée d'y chercher des conspirateurs. Les femmes n'y manquaient pas; elles jouèrent un grand rôle dans cette affaire, et l'une d'elles, maîtresse d'un des confidents de Babœuf, de Darthé, attirait beaucoup de monde aux Bains-Chinois. Elle était jeune, jolie, et chantait agréablement de douces chansons patriotiques composées par son amant, pour réveiller le zèle des *sans culottes* endormis.

> Pourquoi des petits et des grands?
> Les avez-vous, braves sans-culottes,

Puis, quand elle avait chanté, elle buvait un coup à la *Liberté* en jetant vers le ciel un regard que tout sans-culotte devait comprendre.

Malheureusement ils le comprirent trop bien, et chaque jour la secte des égaux recrutait de nombreux et ardents prosélytes. C'est dans les caves d'un ancien couvent, c'est derrière le Panthéon qu'ils se rassemblaient chaque soir, et, que, les armes à la main, à la lueur des torches, ils déclamaient et délibéraient. Babœuf avait organisé avec beaucoup d'art les divers degrés de la hiérarchie de l'association. Elle était telle que tous les fils aboutissaient dans sa main, et qu'il pouvait, d'un mot, la soulever tout entière. Du reste, en ce temps de faiblesse anarchique qui succédait à la compression de la terreur, elle fut d'abord tolérée et presque favorisée par le Directoire, qui chercha à s'en faire un appui tant il soupçonnait peu ou elle en voulait venir.

Pendant plusieurs mois il laissa circuler et afficher dans Paris des pamphlets et des proclamations ou, pour sonder l'esprit du peuple, Babœuf l'appelait à la révolte et au pillage. Enfin les cinq directeurs, que le *Tribun du peuple* appelait les *cinq mulets empanachés*, ouvrirent les yeux et lancèrent un mandat d'arrêt contre le chef des égaux.

Le voilà forcé de se cacher; mais bien des yeux veillaient pour lui, et il s'était créé jusque dans ses enfants d'actifs et intelligents complices. L'aîné de ses fils, à peine âgé de douze ans, correspondait secrètement avec son père; il était chargé de lui apprendre les mouvements de l'opinion, les dispositions de l'esprit du peuple, etc. L'histoire a conservé quelques-uns de ses précieux billets, et quoi qu'en dise Buonarotti, ils ne nous font pas concevoir une très-flatteuse idée de l'éducation que Babœuf avait donnée à ses enfants. En voici un que je reproduis d'après M. Ed. Fleury, dans toute la naïveté de son enfantine orthographe et dans toute l'énergie de sa franche révolutionnaire.

« 7 germinal (27 mars 1796). Égalité ou la mort. Ton injou mon petit proscrit. Lon vien de nous en voier un billet de garde pour alé au poste de Versaille. C'est encore pour ver faire une visite chez nous; au reste nous nous en f..... Ma man fini toutes ses courses. Elle a été au faubourg. Ils o paru fort content. L'affiche a tout de meme été affiché p les fame. Il se copie de chanson, s'et étonen. Adieu, no ten voyons tes pilules. Ton ami, Emile Babœuf. »

Ce petit Babœuf, on le voit, avait déjà l'esprit très-ouvert et la langue très-délicée. Il n'y a presque pas un de ces p tits billets qu'on puisse transcrire sans avoir recours à pudibondes initiales. Dans celui-ci on a peut-être remarq ce mot : « L'affiche a tout de meme été affiché par les fame. C'étaient, en effet, des femmes qui les placardaient da Paris; c'étaient des femmes qui copiaient les chansons éc nées de la même source et inspirées par le même esprit: le jour du triomphe des Egaux, le jour où le peuple dev faire main-basse sur ses ennemis, c'étaient encore des fe mes qui devaient ceindre de couronnes de lauriers le fr des sacrificateurs.

Ai-je besoin d'ajouter, après cela, dans quels ignobles paires Babœuf et ses complices étaient allés chercher nouvelles prêtresses de la liberté et de l'égalité!

Quant à cette égalité que rêvait Babœuf, il la résum dans cette parole de Rousseau : « Les fruits sont à tous, la terre n'est à personne. » Il était donc de la secte des co munistes, et non de celle des partageux. Du reste, ses d trines sont assez connues, et M. Cabet et M. Louis Blanc ont fidèlement reproduites. Ce dernier même a quelque copié Babœuf presque mot pour mot, comme on le reco naîtra sans peine, en comparant l'*analyse de la doctrine chef des égaux* faite par lui-même avec quelques pages l'auteur de l'*Organisation du travail*. Pour en donner exemple, je citerai ce passage de l'*analyse*.

« Que deviendront, objectera-t-on peut-être, les prod tions de l'industrie, fruits du temps et du génie? N'es pas à craindre que, n'étant pas récompensées que autres, elles ne s'anéantissent au détriment de la soci Sophisme! c'est à l'amour de la gloire et non à la soif richesses que furent dus, dans tous les temps, les efforts génie. Des millions de soldats pauvres se vouent tous jours à la mort pour l'honneur de servir les caprices d maître cruel, et l'on doutera des prodiges que peuvent o rer sur le cœur humain le sentiment du bonheur, l'am de l'égalité et de la patrie, et les ressorts d'une sage p tique?... »

Je ne dis pas que l'auteur de l'*Organisation du travail* eu tort de s'emparer de cette raison et de cette comparais puisqu'il les jugeait bonnes et utiles à sa cause. Mais il rait dû, ce me semble, nous dire à qui il les devait. Je c ce me semble, car je ne parle et ne puis parler qu'au c de la morale chrétienne, de la morale civilisée, comme sent les phalanstériens. En morale égalitaire, il est peut-e plus équitable de copier les gens sans les citer. Aussi es un doute que je propose à M. Louis Blanc, et rien de p

Si des fins de Babœuf nous passons à ses moyens, n avons encore tout lieu d'en admirer la merveilleuse sim cité. Tuer d'abord tous les ennemis du peuple, s'emp ensuite de leurs biens, meubles et immeubles, et, au be incendier un peu pour faire diversion, tels étaient les p cedes, fort simples, et à la portée de toutes les intellige par lesquels Babœuf comptait nous ramener l'âge d'or ce ne sont pas là des suppositions plus ou moins réact naires, des calomnies plus ou moins gratuites. Babœuf pour un conspirateur, avait le grand défaut d'écrivailler s cesse, a consigné dans plusieurs pièces trouvées chez lu tout entières de sa main, le détail de ses petits projets na *nicides*, pour employer un mot de son vocabulaire.

Il croyait, comme ses imitateurs, à la souveraineté u but, et pour y atteindre, il dit tout net que *le législa doit tout faucher sur son passage*.

On sait comment Babœuf fut arrêté au moment où il a se mettre en campagne, comment la conspiration fut déj par les révélations du capitaine Grisel, et comment son teur et ses complices furent jugés et condamnés à la r ou à la déportation par la *haute-cour* de justice.

Les détails de ce procès, que M. Ed. Fleury reproduit d près les journaux du temps, sont d'autant plus curieux p

nous qu'ils rappellent singulièrement les récentes affaires de Bourges et de Versailles. Si ce ne sont pas les mêmes crimes, il serait injuste de les confondre, ce sont les mêmes récusations de l'incompétence du tribunal, les mêmes protestations contre la violation du droit, les mêmes invocations à la justice du peuple et de la postérité.

Nous remercions M. Ed. Fleury de nous avoir mis à même de faire ces instructifs rapprochements, et, au nom du passé comme au nom du présent, nous l'engageons à poursuivre le cours de ses *Études révolutionnaires*. Il sait très-bien mettre en œuvre ses précieux matériaux, et l'on n'a guère à reprendre dans ses compositions que quelques longueurs et quelques ornements ambitieux, *ambitiosa ornamenta*, comme dit le sage Horace. M. Ed. Fleury m'a paru abuser un peu de l'inversion. Sans doute il ne dit pas comme M. d'Arlincourt : « *Mon père à manger m'apporte*, » pour « *Mon père m'apporte à manger* ; » mais s'il ne fait pas d'inversions ridicules, il en fait d'inutiles, et c'est toujours trop.

En somme, pour un produit picard, c'est un très-estimable produit. Je ne le louerais guère en disant qu'on fait beaucoup plus mal à Paris. Mais je dirai, en toute justice, que dans ce genre de monographie historique, il est assez rare qu'on y fasse aussi bien.

ALEXANDRE DUFAÏ.

Un nouveau moteur.

Voici ce qu'on lit dans un journal américain le *National Intelligencer* : Le professeur Page, dans le cours qu'il professe à l'Institut de Smithson, établit comme indubitable qu'avant peu l'action électro-magnétique aura détrôné la vapeur et sera le moteur adopté. Il a fait en ce genre devant son auditoire les expériences les plus étonnantes. Une immense barre de fer, pesant 160 livres, a été soulevée par l'action magnétique et s'est mue rapidement de haut en bas, dansant en l'air comme une plume, sans aucun support apparent. La force agissant sur la barre a été évaluée à environ 300 livres, bien qu'elle s'exerçât à dix pouces de distance. Le professeur a dit qu'il lui serait aussi facile d'élever cette barre à 100 pieds qu'à 10 pouces, et qu'il exécuterait la même chose avec une barre qui pèserait 1 tonne ou 100 tonnes. Il pourrait établir un mouton pour pilotis, ou un marteau pour forge, de la manière la plus simple, et faire une machine qui aurait 6, 12 ou 20 pieds de course, et même autant que l'on voudrait.

On ne peut se faire une idée du bruit et de la lumière de l'étincelle lorsqu'on la tire en un certain point de son grand appareil : c'est un véritable coup de pistolet; à une très-petite distance de ce point l'étincelle ne donne aucun bruit. Cette découverte récente a, dit-on, une signification pratique dans la construction d'un moteur électro-magnétique. Il y a vraiment là une grande puissance, et quelle en est la limite?

Le professeur a montré ensuite sa machine d'une force de quatre à cinq chevaux, que met en mouvement une pile contenue dans un espace de trois pieds cubes. Elle ne ressemble nullement à un appareil magnétique ordinaire. C'est une machine à double effet de deux pieds de course, et le tout ensemble, machine et pile, pèse environ une tonne un peu plus de mille kilogrammes). Lorsque l'action motrice lui est communiquée par un levier, la machine marche admirablement, donnant 114 coups par minute. Appliquée à une scie circulaire de dix pouces de diamètre, laquelle débitait en lattes des planches d'un pouce et demi d'épaisseur, elle a donné par minute 80 coups. La force agissant sur ce grand piston dans une course de deux pieds a été évaluée à 600 livres, quand la machine marche lentement. Le professeur n'a pas pu apprécier au juste quelle est la force déployée lorsque la machine marche à vitesse de travail, bien qu'elle soit beaucoup moindre.

La question la plus intéressante est le prix de revient de la force. M. Page a démontré qu'il avait réduit ce prix au point que le nouveau moteur coûterait moins que la vapeur ne coûte employée dans les conditions les plus ordinaires, mais non aussi bas que la vapeur employée dans les machines qui dépensent le moins de combustible. Dans les conditions actuelles cette nouvelle machine, qui est à l'état naissant et imparfaite, consomme par jour 3 livres de zinc par force de cheval. Plus on grandirait l'échelle en construisant la machine, et plus le résultat serait économique. M. Page lui-même s'étonne de ce fait, qui est contraire à ce qu'on connaissait auparavant. Néanmoins il reste encore dans la pratique bien des difficultés à vaincre; la pile réclame des perfectionnements, et il faut aborder l'épreuve redoutable de la construction sur une grande échelle, l'échelle qui donnera une force de 100 chevaux et plus.

Nous ajouterons à ceci un résumé de quelques considérations sur l'emploi de ces deux moteurs : électricité et chaleur, que vient de lire tout récemment, dans une séance de l'ASSOCIATION BRITANNIQUE, M. Williams Petrie.

Pour calculer la valeur dynamique d'un courant d'électricité voltaïque, il faut se rendre compte de la *quantité* du courant et de son *intensité*. Établir, pour exprimer chacun de ces deux coefficients, des unités de comparaison, que l'on puisse toujours reproduire, est donc la première chose à faire. La quantité sera en raison de l'action chimique et des poids atomiques. Quant à l'intensité du courant, nous manquons de données aussi certaines; cependant les éléments de la pile Daniel et ceux des piles d'acide nitrique avec surface négative de platine, charbon ou fonte de fer, donnent une force électro-motrice ou intensité que l'on peut reproduire avec une exactitude très-approximative, si l'on se place dans des circonstances et si l'on emploie des substances à très-peu près identiques. Ils peuvent donc servir à fournir un point déterminé, et qui se puisse retrouver, comme point de départ pour une échelle galvanométrique d'intensité. Maintenant supposons que nous construisions nos degrés de l'échelle de manière que l'intensité des éléments de la pile Daniel (par exemple) marque 60 de ces degrés, sous la température 18 du thermomètre centigrade, l'intensité des piles d'acide nitrique marquera de 100 à 112 des mêmes degrés. M. Petrie a fait constamment usage de cette échelle, à laquelle tous les appareils voltaïques peuvent être rapportés. Il pense qu'elle est très-propre à déterminer le pouvoir électro-moteur des courants électriques produits par tout appareil quelconque. Il a expérimenté et contre-expérimenté avec le plus grand soin, et voici le résultat qu'il a obtenu en moyenne. Un courant voltaïque dont la *quantité* s'exprimerait par le chiffre 1 (ce qui répond à 1 grain de zinc électro-oxydé par minute) et dont l'intensité marquerait 100 degrés, représente une force dynamique de 302 livres et demie élevées à la hauteur d'un pied par minute.

D'où l'on peut établir ce fait important : que la force d'un cheval-vapeur serait représentée théoriquement et d'une manière absolue par la force électro-motrice d'un courant alimenté à raison d'*une livre et cinquante-six centièmes de livre* de zinc, par heure, dans la pile Daniel. Mais, en supposant la meilleure machine électro-magnétique que l'on puisse construire, on ne doit pas compter qu'elle donnera plus que la moitié, ou même plus que le quart de cette force; on a toujours vu que c'est là la limite que la perfection de l'appareil ne peut dépasser. Le mode spécial de production des effets dynamiques par le courant électrique a conduit à beaucoup d'erreurs au sujet de la force qu'on peut obtenir.

Dans toute machine de ce genre, le corps auquel le courant par son approche imprime le mouvement, qu'il s'agisse d'un autre courant à mettre en mouvement ou d'un corps magnétique, comme c'est le cas le plus ordinaire, est chassé dans une direction avec une force constante; or cette force, qu'elle soit attraction, répulsion ou déclinaison, est comme celle de la gravitation, sensiblement constante à toutes les vitesses, n'importe la vitesse avec laquelle le corps se retire devant l'action de la force, pourvu seulement que la quantité du courant électrique, par minute, soit maintenue la même. Cela est tout à fait différent de l'action de la vapeur considérée comme pouvoir, dont il faut accroître le volume à fournir, par minute, en proportion de la vitesse avec laquelle se meut le piston, sans quoi l'effet produit sera moins énergique. Ce fait que la force qu'un courant électrique d'une quantité donnée communique à une machine reste la même à toutes les vitesses, n'a point d'analogie au cas de la vapeur, mais il indiquerait que le résultat dynamique à attendre d'un courant électrique donné peut aller à l'infini; et il en serait ainsi, n'était cette circonstance que le corps qui reçoit le mouvement, tend toujours à induire dans le fil un courant en direction inverse; et cette influence d'induction, qui croît en raison de la vitesse du mouvement, est en lutte avec le courant primitif, dont il réduit la quantité et conséquemment le pouvoir moteur aussi bien que la consommation dans la pile.

Quelques inventeurs se sont imaginé qu'en changeant la disposition de certaines parties de la machine, ou en modifiant le mode d'action, ils éviteraient le mal, ou même qu'ils réussiraient à obtenir que le courant d'induction marchât dans le sens du courant primitif, au lieu de marcher dans le sens contraire. L'impossibilité d'une telle chose, quoique non facile à démontrer, résulte des principes les plus élémentaires : ce serait une *création* d'une force dynamique, ce serait obtenir une force infinie d'une source finie. L'inventeur doit avant tout se bien persuader de cette tendance à l'induction d'un courant en sens contraire et de l'impossibilité de retarder son influence. Le seul moyen de la combattre et d'empêcher le courant primitif de tomber au-dessous d'une quantité donnée, lorsqu'on veut obtenir de la vitesse dans la machine, c'est d'accroître le pouvoir électro-moteur de la pile, *l'intensité* non la *quantité* du courant, de manière qu'il soit moins affecté par l'induction inverse.

Faute de s'être suffisamment pénétrés de ces vérités, les inventeurs sont restés en dehors de la voie dans laquelle les essais doivent être dirigés, et l'on a dépensé en pure perte beaucoup de taleot et de capitaux.

Quelques-unes des meilleures machines électro-magnétiques essayées par l'auteur et par d'autres dans une dimension d'un usage pratique, n'ont donné qu'une force qui dépense de 50 à 60 livres de zinc par force de cheval et par heure. La faiblesse de ce résultat comparée à la valeur absolue que la théorie assigne au courant (une livre cinquante-six centièmes par force de cheval et par heure, comme nous avons dit) ne doit nullement décourager, si l'on considère où l'on en est aujourd'hui avec la vapeur, après plusieurs années d'inventions progressives. Les meilleures machines des mines de Cornouailles ne donnent qu'un quatorzième du pouvoir représenté par la consommation de charbon, et la plupart des locomotives ne donnent qu'un centième : il reste là beaucoup à faire pour l'inventeur; quoi donc d'étonnant si l'on n'a encore réussi à obtenir qu'un trente-deuxième de la force que possède l'électricité? En outre on ne doit pas oublier qu'il y a bien plus de probabilité qu'on obtiendra plus de force réelle de l'électricité que de la chaleur, a considérer le caractère des deux agents.

Après avoir rappelé pourquoi on obtient une si faible partie du pouvoir de la chaleur avec la forme usuelle de nos machines, et ce que les premiers inventeurs ont eu de difficultés à surmonter, M. Petrie termine par dire que, dans le cas de l'électricité, la difficulté n'a pas d'analogie avec celles de la vapeur. A la place se rencontrent la difficulté et la dépense de développer un courant électrique par les actions chimiques. Si le charbon peut être brûlé ou oxydé par l'air directement ou indirectement de manière à produire de l'électricité au lieu de chaleur, 1 livre de charbon pourra équivaloir à 9 livres 1/3 de zinc (dans la pile Daniel), d'abord parce qu'il y a plus d'atomes dans 1 livre de charbon que dans 5 livres 1/4 de zinc, et aussi parce que l'affinité (pour l'oxygène) de chaque atome de charbon (incandescent) est plus grande que celle d'un atome de zinc (froid), moins l'affinité de l'hydrogène pour l'oxygène dans l'eau de la batterie.

SAINT-GERMAIN LEDUC.

Illustration industrielle et commerciale.

MM. FRAINAIS et GRAMAGNAC. — *Dentelles, châles cachemires, châles français* (1). — M. TAHAN — *Meubles de luxe* (2). — MM. BATTIER et GUIBAL. — *Le caoutchouc, la gutta-percha* (3).

Rien au monde de plus varié que l'industrie parisienne. Elle se manifeste sous toutes les formes, sous tous les aspects, court au-devant de toutes les fantaisies, caresse tous les caprices, réalise toutes les surprises et dépasse même toutes les espérances. Elle s'exerce à la fois sur les tissus et sur les métaux, sur le marbre et sur le fétu de paille, sur l'airain et sur le papier, sur l'ivoire et sur le bois. Elle produit des bijoux imperceptibles et des machines du 500 chevaux; elle satisfait aux besoins les plus impérieux et prévient les désirs les plus futiles; elle s'entend autant que pas une aux choses de première nécessité, mais elle réserve ses plus charmantes faveurs pour les gracieuses inutilités qu'elle imagine. L'industrie parisienne est par-dessus tout une industrie de luxe, et ce qui n'est pas précisément luxe chez elle est presque toujours un moyen de le réaliser. Aussi a-t-elle conquis depuis longtemps l'heureux privilége d'embellir en Europe tout ce qui peut être embelli, le bleu regard de l'Allemande, l'œil vif de l'Espagnole, la grâce voluptueuse de la Française, la demeure du capitaliste opulent, la villa du prince étranger, le palais des ministres et des rois, la pierre éloquente des vieux châteaux historiques, les salons confortables de l'aristocratie anglaise, le boudoir de la petite maîtresse, le cabinet de l'antiquaire, les galeries des salles de spectacle, les couronnes royales, les épaules des femmes, l'atelier de l'artiste, le sanctuaire de la maison de Dieu, le canon d'un fusil, la garde d'une épée, le cheval de sang, tout, jusqu'au bouton du gilet, jusqu'au nœud de la cravate, jusqu'à l'épingle qui ferme le corsage, jusqu'au lacet qui l'étreint, jusqu'à la dentelle qui en festonne les contours. Il nous faudrait écrire un volume pour que l'énumération fût complète. En un mot, tout ce qui flatte le toucher, tout ce qui plaît au goût, tout ce qui séduit l'odorat, tout ce qui captive le regard, tout ce qui ravit l'oreille, tout a été imaginé, inventé, produit par l'industrie parisienne, et je défie de trouver une chose agréable ou charmante qu'elle ne s'efforce chaque jour de rendre plus charmante et plus agréable encore. La toilette des femmes, cette chose importante à laquelle est souvent attaché le salut des empires, suffirait à elle seule pour défrayer nos colonnes pendant plusieurs années si nous voulions en expliquer tous les détails, en divulguer tous les secrets, compter toutes les familles qu'elle fait vivre. Pour ne parler que des dentelles, essayez avec nous d'en nombrer les espèces, depuis la riche et modeste valenciennes jusqu'au noble point d'Alençon, depuis le réseau délicat de la malines jusqu'aux splendides bouquets des sombres dentelles de Chantilly; combien de doigts se meuvent chaque année pour façonner ces diaphanes mantilles, ces frêles garnitures de bonnets, ces transparentes collerettes, ces mille riens presque imperceptibles et qui font circuler des millions et vivre des milliers d'ouvriers!

La poétique antiquité avait une jolie fable pour toutes les belles choses. Celle de la pauvre Arachnée n'est pas la moins touchante, malheureuse fille que Minerve, jalouse, métamorphosa en hideux insecte; nous la retrouvons chaque jour dans les coins oubliés de nos maisons inhabitées, tissant de ses doigts habiles ses merveilleux fils. Que d'Arachnées dans nos chaumières de la basse Normandie et de la Flandre! Que de jeunes filles qui, le dos voûté, l'œil cave, les jambes infirmes, trop faibles pour les rudes labeurs des champs, n'auraient pas la vie du lendemain si leurs doigts n'avaient appris à voltiger sur le carreau, si les réseaux légers qui sortent de leurs mains n'avaient les belles épaules à voiler et les riches étalages pour donner envie!

S'il faut en croire les poëtes, l'invention de la dentelle remonte à la plus haute antiquité, puisqu'ils la font descendre des temps fabuleux. On conçoit qu'en effet les femmes ont dû chercher de bonne heure un tissu assez diaphane pour laisser entrevoir toutes les perfections de leurs formes sans que leur pudeur eût à s'alarmer d'une nudité absolue. Ce qui il y a de certain, c'est que cette industrie avait atteint un si haut degré de perfection vers la fin du moyen âge, que les produits de cette époque sont encore pour nous l'objet d'une légitime admiration, et nos artistes contemporains ne croient pas pouvoir mieux faire que de copier fidèlement les dessins que nous ont légués nos ancêtres. Il est à Paris une maison qui, jalouse à bon droit des vieilles traditions, continue aujourd'hui l'œuvre un moment interrompue de la Renaissance; c'est la maison Frainais et Gramagnac; elle recherche avec soin les vieux chefs-d'œuvre et s'occupe à les faire revivre dans les applications nouvelles que la mode invente chaque jour. Elle s'est rappelé que le grand ministre d'un grand roi, Colbert, n'avait pas dédaigné d'envoyer à Venise des ambassadeurs pour rapporter et fonder en France cette célèbre industrie du point de Venise qui faisait le désespoir de nos belles duchesses. C'est ce point de Venise qui, nationalisé, est devenu le point d'Alençon. Cette ville a seule conservé jusqu'à ce jour le secret de sa fabrication, et la maison Frainais et Gramagnac, si elle n'en a pas précisément le monopole, sait au moins en faire fabriquer les plus beaux produits. Il en est de même des dentelles de Chantilly. Elles s'exécutent pour la plupart sur de magnifiques dessins composés d'après les anciens chefs-d'œuvre du genre par les artistes de premier mérite, et nous voyons ainsi s'épanouir sur des châles des arabesques dignes de Jean Goujon et des fleurs que l'on croirait échappées au crayon anonyme de ces fameux artistes qui ont buriné leurs fantaisies dans les premiers chefs-d'œuvre de la typographie française.

La vérité n'est pas blessée lorsque notre nationalisme affirme la supériorité des dentelles de France sur les plus belles dentelles venues à grands frais de l'étranger, mais ce nationalisme ne va pas jusqu'à l'aveuglement, et, quelque progrès qu'ait fait en vingt ans chez nous l'industrie des châles de cachemire français, il faut bien avouer que nous sommes encore loin d'avoir atteint la haute perfection de nos maîtres de l'Inde. Peut-être cela tient-il plus à l'infériorité de nos matières premières qu'à celles de nos tisseurs et de nos brodeurs; toujours est-il que pour la main et pour le regard du connaisseur, le châle de l'Inde, à dessin et à couleurs pareils, a un moelleux, un fondu et une ampleur dont n'approchent pas nos plus beaux cachemires français. La comparaison est facile à faire dans cette même maison dont nous parlions tout à l'heure : chez MM. Frainais et Gramagnac. Il y a là les plus beaux châles français que nous ayons vus, mais il y a aussi des cachemires de l'Inde du plus grand prix, et bien que ces messieurs aient le soin trop rare d'imi-

(1) Rue Feydeau, 32. — (2) Rue de la Paix, 32. — (3) Rue des Fossés-Montmartre, 4.

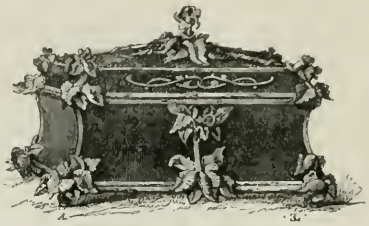
ter dans leurs châles français les meilleurs modèles de l'Inde, il nous serait difficile, malgré la finesse du tissu, l'excellence des couleurs et la perfection du travail, d'y voir autre chose que de bonnes et précieuses copies. Leur seul avantage à nos yeux, c'est de coûter beaucoup moins cher que leurs précieux types, et de permettre par conséquent qu'on les renouvelle plus souvent.

En visitant les magasins de MM. Frainais et Gramagnac, nous remarquions que, seuls peut-être dans l'industrie, ils excellent dans deux genres de fabrication qui n'ont entre elles aucun rapport. En consignant ici cette remarque, nous nous rappelons qu'elle était généralement faite lors de la dernière exposition.

Il n'est pas sans intérêt de le remarquer : c'est sous Louis XIV, à l'ombre du patronnage éclaire de Colbert, que la plupart des industries de luxe naquirent ou se développèrent en France; c'est à dater de cette époque qu'elles prirent sur leurs rivales de l'étranger cette supériorité qu'elles n'ont plus perdue depuis et qui brave encore à l'heure qu'il est les impuissants efforts de l'Angleterre. Autrefois, au moyen âge, c'est de l'Italie poétique et chevaleresque que nous venaient les bijoux et les meubles précieux. La mode nouvelle, que nous avions rapportée de notre conquête de Naples, nous avait fait prendre en pitié notre bel art gothique tombé alors en décadence. Naples nous envoyait ses soieries, Milan ses belles armures et Florence ses meubles splendides.

Déjà les habiles sculpteurs de figurines avaient, sous Louis XIII, imité, dans leurs bahuts, les incrustations des meubles florentins; mais il était réservé à un célèbre artisan nommé Boulo d'affranchir complétement la France du tribut que son luxe payait aux ébénistes-marqueteurs de Florence. Boule les surpassa tous; il abandonna les pierres et les verroteries et tout le clinquant dont on faisait usage pour ne se servir que de bois, d'écaille, de cuivre et de bronze doré. C'est à ce grand artiste et aux élèves de son école que nous devons ces meubles admirables de goût, de formes et de couleurs, que, dans notre raffinement moderne, nous nous sommes empressés de copier lorsque nous avons enfin secoué la vieille et triste défroque de l'art impérial. Nous avons maintenant plusieurs continuateurs distingués de l'école de Boule, et parmi eux M. Tahan marche au premier rang. Si M. Tahan n'a pas atteint du premier pas la haute réputation de Boule, il faut l'attribuer aux petites dimensions des meubles dans lesquels il exerça d'abord son talent : charmants coffrets à bijoux, délicieux nécessaires, jolies boîtes à parfums que nous avons tous admirés en passant devant son magasin du boulevard, au coin de la rue de la Paix. L'écaille, l'ébène, le cuivre, l'argent, le bronze doré s'alliaient sous le caprice de son crayon et enfantaient ces petites merveilles dont le dessin ne saurait donner qu'une bien faible idée; car il y manque les chaudes nuances de l'écaille, le contraste de l'or avec l'ébène, et le jeu des reflets au contact de la lumière. Mais, depuis quelques années, M. Tahan, sans abandonner l'art des meubles miniatures, qui lui a valu une si légitime réputation, en a voulu conquérir une nouvelle dans la fabrication des grands meubles de luxe. Il a appelé tous les trésors du genre à son aide, et la dernière exposition des produits de l'industrie a pu nous montrer que le fini le plus précieux n'excluait ni l'ampleur des formes ni la modicité relative des prix.

Mais si M. Tahan est, à bon droit, selon nous, un industriel réellement artiste, c'est bien moins parce qu'il a su copier les beautés anciennes que parce qu'il a su créer lui-même des beautés nouvelles. D'où vient qu'une femme de goût sait de suite, sans en voir la *signature*, que telle jolie fantaisie qui lui est offerte vient de chez Tahan? C'est qu'il est l'inventeur par excellence, c'est qu'il s'inspire en même temps de la distinction recherchée des gens du monde et de la distinction pittoresque du peintre ou du statuaire; c'est qu'il sait perfectionner le bon goût en lui donnant une tendance artistique que les gens du monde peuvent bien ne pas toujours deviner, mais qu'ils ne dédaignent jamais. Le talent, la supériorité de M. Tahan se résument dans ce mot sacramentel du luxe : le goût, véritable beauté de l'objet inutile. La mode passe, le goût conserve un cachet ineffaçable. Peu importe si un petit coffret, une jardinière, une fantaisie enfin a été exécutée en bois de poirier sombre ou en or brillant, des que sa physionomie a l'élégance native du caprice d'artiste; caprice sans précédents et façon né par un ciseau habile.



Coffret à bijoux, modèle de Tahan.

Jusqu'ici nous n'avons entretenu nos lecteurs que d'industrie de luxe, ou du moins d'une utilité relative; mais voici une industrie nouvelle, déjà féconde et déjà répandue, que nous pouvons ranger à la fois dans le domaine de la nécessité et dans celui de la fantaisie. Nous voulons parler des produits obtenus avec le caoutchouc et la gutta-percha. Ces deux substances résineuses, mises en œuvre par MM. Rattier et Guibal, à qui nous en devons le premier emploi chez nous, ont des applications si nombreuses et si variées, que nous n'essaierons pas même de les énumérer. Les vêtements en caoutchouc sont connus de tout le monde; le garde national et le militaire, le marin et l'ingénieur, le médecin et le curé de campagne, le chasseur et le voyageur, l'employé aux chemins de fer, le notaire de canton, le fermier, l'éleveur, le douanier, le pêcheur, tout homme, en un mot, qui, par plaisir ou par nécessité, se trouve exposé journellement aux intempéries des saisons et aux inclémences du ciel, a fait depuis longtemps l'expérience de ces excellents pardessus, de ces imperméables manteaux qui établissent entre le corps humain et l'humidité de l'atmosphère une barrière infranchissable. Les administrations publiques et privées, celles des chemins de fer en particulier, semblent vouloir les adopter définitivement pour ceux de leurs agents qui sont constamment exposés aux injures du temps. C'est là une mesure d'humanité à laquelle on ne saurait trop applaudir.

Mais, dans ses diverses applications, le caoutchouc présentait un grave inconvénient, celui de se roidir au contact du froid et de se dilater outre mesure sous l'influence d'une température élevée. Cet inconvénient a disparu. Grâce à une préparation sulfureuse dont MM. Rattier et Guibal ont le secret, le caoutchouc possède maintenant la qualité précieuse d'une élasticité uniforme et permanente, quelles que soient d'ailleurs les variations de l'atmosphère. Il est ainsi à l'abri de l'action du froid et du chaud, de l'humidité et de la sécheresse, des corps gras et même de certains acides. Ainsi préparé, il prend le nom de caoutchouc vulcanisé, et il se façonne en tuyaux souples et inusables pour conduites d'eau ou de gaz destinées aux ateliers, aux théâtres ou aux appartements; on en fait d'excellents tuyaux de pompes, des viroles, des cylindres, des manchons pour les machines et les mécaniques, des fils fins et ténus pour la fabrication des bretelles, des jarretières, des ceintures, des lacets, etc.; enfin, on en fait des ressorts, des bandes de billards, et tant d'autres objets de consommation usuelle, qu'il serait trop long de détailler.

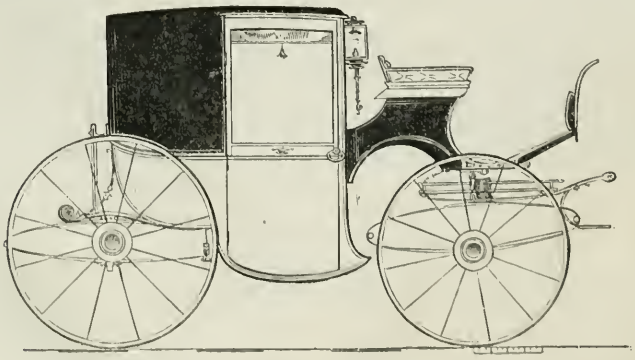
MM. Rattier et Guibal ont également mis en œuvre une autre gomme, la gutta-percha, qui diffère du caoutchouc en ce qu'elle n'est ni élastique ni extensible, bien que douée d'une grande flexibilité. Cette matière devient plastique à une température élevée, elle se façonne et se soude alors comme une pâte grasse et forme une sorte de cuir factice dont l'emploi est appelé à rendre de grands services dans l'industrie. C'est avec la gutta-percha que se font ces belles courroies sans coutures ni bourrelets, si estimées de nos mécaniciens. On peut faire ces courroies aussi longues que l'on veut sans qu'elles aient, comme celles de cuir, ni parties faibles et inégales, ni de ces ressauts de couture qui ébranlent les machines et les mettent rapidement hors de service. Outre ces applications grandioses qui font de la gutta-percha une espèce de musculature pour les grandes machines, cette gomme a une foule d'autres emplois féconds dont le plus remarquable est celui qui vient d'être fait au télégraphe électrique destiné à relier ensemble les côtes de France et d'Angleterre. Sans la gutta-percha, qui a formé une sorte de gaîne au fil métallique, toute tentative pour mettre en communication les deux rives eût été vaine. Le fluide électrique se serait perdu au contact de l'eau, et l'on aurait été privé de l'une des plus belles applications de la science moderne. On peut donc affirmer qu'en cette circonstance, c'est la gutta-percha, plus encore que le fil métallique, qui a servi à résoudre le problème. C'est également des usines de MM. Rattier et Guibal que sortent les fils enduits de gutta-percha avec lesquels le gouvernement français établit en ce moment ses grandes lignes télégraphiques.

MM. Rattier et Guibal, en fondant en France cette belle et précieuse industrie, ont ouvert une voie nouvelle au génie des inventeurs, et ils ont rendu aux sciences mécaniques en général le plus grand service. C'est un instrument nouveau qu'ils ont mis au service de la science et de l'industrie, c'est le complément indispensable du bois et du fer, le lien qui doit unir les parties rigides des machines pour en faire enfin une sorte de corps humain docile et fécond sous l'action du génie. Le succès qui a couronné les efforts de MM. Rattier et Guibal n'est donc qu'une juste et légitime récompense de leurs énergiques et constants efforts.

DU CLOSEL.

Coupé-Chaise ou Brougham.

Ce genre de voiture, devenu à la mode depuis quelques années tant à Londres qu'à Paris, n'a cessé de recevoir des carrossiers anglais et français une foule d'améliorations successives qui toutes, cependant, laissaient quelque chose à désirer dans le raccourcissement de l'avant-train; il était réservé à un carrossier parisien, M. Moussard, déjà connu des lecteurs de l'*Illustration* par une calèche médaillée par le dernier jury des expositions nationales et publiée à ce titre dans le numéro 351 du vol. XIV, d'inventer, pour les coupés-chaises, un système de raccourcissement d'avant-train tel qu'il pût obvier à tous les inconvénients et dangers que laissaient subsister tous les autres systèmes antérieurs.

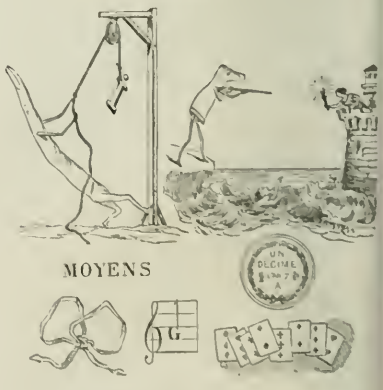


Nouveau modèle de voiture.

Indépendamment de ce perfectionnement capital, M. Moussard a apporté à ses coupés-chaises diverses améliorations de détail qui seront appréciées par tous les amateurs de voitures, et consistant en un strapontin mécanique qui ne prend aucune place à l'intérieur de la caisse, en un marchepied invisible qui ne paraît et ne se déploie qu'avec l'ouverture de la portière débarrassée elle-même des incommodes serrures à becs de canne apparents, et enfin en boîtes à roues ne se graissant qu'une fois chaque année.

Ces inventions, perfectionnements et améliorations ont valu à M. Moussard une nouvelle médaille d'argent qui lui a été décernée par l'Athénée des arts dans sa 130e séance. G. FALAMPIN.

Bébus.



EXPLICATION DU DERNIER BEBUS.

Les temps révolutionnaires amènent avec eux la ruine de toutes les entreprises

On s'abonne *directement* aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi *franco* d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et Cie, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLON FRÈRES, 36, rue de Vaugirard, à Paris.